PQ
2242
.P36
1867

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ2242
Book .P36
1867

2285

NOUVELLE ÉDITION

PÉRIL EN LA DEMEURE

298
2199

COMÉDIE EN DEUX ACTES

EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

PÉRIL

EN

LA DEMEURE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur,
le 19 avril 1855.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

de l'Académie française

NOUVELLE ÉDITION — FORMAT GRAND IN-18

Scènes et Proverbes	1 vol.
Scènes et Comédies	1 vol.
Bellah	1 vol.
La Petite Comtesse — Le Parc — Onesta	1 vol.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre	1 vol.
Histoire de Sibylle	1 vol.

Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.
Péril en la demeure, comédie en deux actes.
Le Village, comédie en un acte.
La Fée, comédie en un acte.
Dalila, drame en six parties.
Le Roman d'un Jeune Homme pauvre, comédie en cinq actes.
Le Cheveu blanc, comédie en un acte.
La Tentation, comédie en cinq actes.
Rédemption, comédie en cinq actes.
Montjoye, comédie en cinq actes.
La Belle au Bois dormant, comédie en cinq actes.
Le Cas de conscience, comédie en un acte.

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

PÉRIL
EN
LA DEMEURE

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE

PAR

OCTAVE FEUILLET

de l'Académie française

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

Droits de reproduction et de traduction réservés

PERSONNAGES

LA BARONNE DE VITRÉ.	Mme ALLAN.
ALBERT, son fils (22 ans).	M. DELAUNAY.
M. DE LA ROSERAIE, directeur du personnel au Ministère des affaires étrangères (40 ans).	M. RÉGNIER.
CAROLINE, sa femme.	Mlle D. FIX.
LE COMTE DE FAVIÈRES, leur oncle (60 ans).	M. PROVOST.
ANNETTE, femme de chambre de Caroline.	Mlle VALÉRIE.
Un domestique de la Roseraie.	

La scène se passe à Paris, en 1840.

316280
'23

La mise en scène exacte, avec plans de décors, etc., rédigée par M. *Alexandre May*, est en vente au bureau de la *Presse théâtrale*, 27, rue de Valois, Palais-Royal.

FQ 2242
.F36
1867

PÉRIL EN LA DEMEURE

ACTE PREMIER

A la chancellerie. Un petit salon à pans coupés, communiquant par la gauche aux grands salons de réception. Une porte masquée dans le plan à droite, et une fenêtre au premier plan. Une borne-divan au milieu du salon, et une cheminée dans le fond. Éclat d'une fête.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE DE VITRÉ, LE COMTE DE FAVIÈRES, lui donnant le bras; tous deux, en grande toilette, entrent lentement par la gauche.

FAVIÈRES. (Son accent indique continuellement la mauvaise humeur et la distraction maussade.)

Où diantre me conduisez-vous donc?

MADAME DE VITRÉ, gracieuse et souriante.

Ici. Un petit réduit où personne ne vient. C'est mon affaire; je vais y attendre tranquillement mon malheureux fils. (Elle s'asseoit sur le divan.) Faites-moi la cour pendant ce temps-là.

FAVIÈRES.

La cour... moi?

MADAME DE VITRÉ.

Sans doute; allez.

FAVIÈRES.

Ma foi! oui, je suis joliment en train de faire la cour aux femmes!

MADAME DE VITRÉ.

Toujours aimable comme un bouquet d'orties!

FAVIÈRES.

Pourquoi serais-je aimable? A quoi cela me servirait-il?

MADAME DE VITRÉ.

Mais cela vous servirait à n'être pas maussade. C'est déjà quelque chose.

FAVIÈRES.

Hon! j'ai envie d'aller me coucher, voyez-vous. Je ne sais pas en vérité pourquoi je sors de chez moi maintenant. J'étais hier aux Tuileries, n'est-ce pas? Me voilà ce soir à la chancellerie, pas vrai? Eh bien, je vous demande un peu quel plaisir j'y trouve?

MADAME DE VITRÉ.

Très-gracieux!

FAVIÈRES.

Tenez, ma chère amie, si nous avions du bon sens, vous et moi, à l'âge que nous avons, nous resterions au coin de notre feu.

MADAME DE VITRÉ.

Très-délicat!

FAVIÈRES.

Voyons! de bonne foi, est-ce que cela vous divertit beaucoup, le bal, à présent? Toute cette jeunesse qui s'amuse là... bêtement, est-ce que cela ne vous prend pas sur les nerfs? Moi, cela m'agace jusqu'à la moelle des os!

MADAME DE VITRÉ, toujours calme et souriante.

Sans doute... Parce qu'on ne vous adore plus, comme jadis, parce qu'en 1840 vous n'êtes plus comme en 1810, la fleur des pois et l'astre du jour, il faudrait que le ciel se couvrît d'un voile de deuil et que la terre cessât de tourner, n'est-ce pas? Tenez, vous êtes une vieille coquette : voilà votre histoire.

FAVIÈRES.

Peuh! Je vais me coucher. (Il passe derrière le divan pour sortir par la gauche.)

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, vous allez coucher un vilain ours! — Dites-moi donc, si vous rencontrez mon fils, vous me l'enverrez directement ici, hein?

FAVIÈRES, revenant à gauche.

Il n'est donc pas venu avec vous, votre muguet de fils?

MADAME DE VITRÉ.

Je vous ai déjà dit que non. Il dînait avec des amis.

FAVIÈRES.

Ouah! avec des amis! croyez ça!... Il est à l'Opéra, je le parierais; il y continue ses exercices, paradant et faisant la roue, avec ses vingt ans pour tout mérite...

MADAME DE VITRÉ.

Ah, mon Dieu! Favières, vous êtes bien heureux de n'avoir pas d'enfants, allez!

FAVIÈRES.

Oui, je suis diablement heureux, parlons-en! — Bonsoir.

MADAME DE VITRÉ.

Allons, voyons, ne soyez donc pas loulou comme cela... Asseyez-vous là... (Favières s'assied sur le divan.) J'ai besoin de m'épancher... Et puis, malgré, tous vos défauts, vous êtes un homme d'expérience...

FAVIÈRES.

D'expérience!... Merci bien!

MADAME DE VITRÉ.

Sérieusement... vous me conseillerez.

FAVIÈRES.

Quoi?

MADAME DE VITRÉ.

Je suis dans le dernier désespoir, mon pauvre Favières! Tout ce que j'aime me trahit indignement : d'abord mon fils; ensuite, La Roseraie, votre beau neveu et mon filleul adoré; puis enfin sa femme, la douce Caroline, qui mène la bande... Une petite femme que j'ai mariée de ma propre main, et pour laquelle je me serais mise au feu... Croiriez-vous ça?

FAVIÈRES.

Qu'est-ce qu'ils vous ont fait?

MADAME DE VITRÉ.

Je vous dis qu'ils s'entendent tous trois... ou plutôt qu'ils ne s'entendent pas... pour me trahir. Figurez-vous que depuis un an,

mon rêve est de caser Albert dans une ambassade : vous jugez s'il m'en coûte de me séparer de cet enfant-là, quand je n'ai plus que lui sur la terre! mais j'en ai fait le sacrifice. Il a vingt-trois ans ; il est temps qu'il débute dans une carrière sérieuse ; car, avant tout, je ne veux pas qu'il prenne le train de l'oisiveté dorée... S'il y a une chose qui me dégoûte au monde, c'est de voir de grands gaillards bien portants et bien nourris, se lever à midi, fumer, — monter à cheval, refumer, — changer de cravate, archifumer — et mourir après cela! Ne voilà-t-il pas une existence bien remplie? J'aimerais mieux que mon fils fût notaire, quant à moi!

FAVIÈRES.

Pour ça, vous avez raison. Ces jeunes gens d'aujourd'hui sont révoltants.

MADAME DE VITRÉ.

En premier lieu, La Roseraie, naguère encore secrétaire d'ambassade, aujourd'hui investi de hautes fonctions, ici, à la chancellerie, posé à bon droit comme un homme supérieur et indispensable... car c'est véritablement un monsieur fort distingué que votre neveu, quoique dans les menues affaires de la vie pratique il ne vaille guère mieux qu'un écolier.

FAVIÈRES.

Vous n'avez jamais rien dit de plus vrai... Tirez-le de son cabinet, ce phénix est un oison.

MADAME DE VITRÉ.

Oh! vous exagérez tout en mal, vous! N'importe, La Roseraie, dis-je, est en passe de tout obtenir pour les autres comme pour lui-même. En second lieu, sa femme est la propre sœur du ministre, et l'on sait que cette Excellence ne peut rien lui refuser... Ça coulait donc comme de source.

FAVIÈRES.

Mais puisqu'on remanie de fond en comble l'ambassade de Madrid pour le quart d'heure, c'était une occasion...

MADAME DE VITRÉ.

Précisément. Il en était déjà question, de ce remaniement, il y a six semaines, quand je fus forcée de partir brusquement pour Bordeaux, où ma pauvre sœur était en proie aux médecins. Avant mon départ, j'adressai ma pétition à La Roseraie ; cet animal-là parut trouver la chose toute simple, et je la crus finie. Eh bien,

non; hier, à mon retour, j'apprends qu'il n'y a rien de fait... j'apprends que mon fils, qui m'avait promis de suivre l'affaire, s'est montré plus que tiède dans sa propre cause, comme s'il eût eu quelque raison tenace qui le fixât à Paris. De plus, il a trouvé moyen, je ne sais comment, de deplaire à Caroline, qui n'a usé de son pouvoir sur l'esprit du ministre que pour détruire tout ce que j'avais édifié en faveur d'Albert. Fort désappointée, comme vous pensez, et très-inquiète, je cours chez La Roseraie... personne!... A son cabinet... invisible!... Je lui écris une lettre à cheval... mais à tous crins, je vous prie de le croire... pas de réponse!... Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça? Comprenez-vous une injustice pareille? Parce que ce pauvre Albert n'a pas jugé à propos de soupirer aux pieds de madame La Roseraie...

FAVIÈRES, toujours assis.

Ta, ta!... Ne croyez-donc pas ça! il aurait perdu ses soupirs... Caroline ne se gouverne pas par ces procédés vulgaires.

MADAME DE VITRÉ.

Ah! voilà du nouveau! vous avez bonne opinion des femmes, vous, à présent? (Elle se rassied.)

FAVIÈRES.

Des femmes, non... mais de ma nièce Caroline... jusqu'à un certain point, parce que... Tenez, je vais vous avouer une chose, moi... Vous savez que je demeure avec eux... L'hiver dernier, pour la désennuyer... comme cela... je m'étais mis vaguement à lui conter quelques fleurettes...

MADAME DE VITRÉ.

D'arrière-saison?... Et parce qu'elle ne vous a pas écouté, vous en concluez que c'est une Lucrèce... Fameux raisonnement!

FAVIÈRES.

Je ne vous ai pas dit qu'elle ne m'eût pas écouté... mais, vous savez, ce sont des simagrées sentimentales... des singeries poétiques... des niaiseries. Oh! nous étions d'autres gens, de notre temps, baronne!... Nous allions plus rondement en affaires.

MADAME DE VITRÉ.

Eh! mais, parlez donc pour vous, voulez-vous?

FAVIÈRES.

Ah! au fait, c'est vrai... Vous avez toujours été une vertu cardinale, vous!...

MADAME DE VITRÉ, avec une intention marquée.

Mais, il me semble que vous le savez aussi bien qu'un autre, vous qui parlez, hein?

FAVIÈRES.

Oh! je ne dis pas... je ne dis pas... (Il se lève.) Hem!... Allons, je vais me coucher, décidément.

MADAME DE VITRÉ.

Et c'est tout le conseil que vous me donnez?

FAVIÈRES.

Quel conseil vous donnerais-je? Je ne puis rien faire à cela, moi... ça ne me regarde pas, d'ailleurs.

MADAME DE VITRÉ.

Qu'il est gentil!

FAVIÈRES.

Bonsoir!

MADAME DE VITRÉ.

Vous ne me baisez pas la main? (Favières revient d'un air bourru et lui baise la main; madame de Vitré riant.) Quand je pense que je vous ai connu charmant, Favières!

FAVIÈRES.

Il y a temps pour tout. — Bonsoir! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE II.

MADAME DE VITRÉ, seule, le regardant s'éloigner.

Ci-gît Lovelace!... Tristes restes!... Ah! si je n'avais à combattre que le mauvais vouloir de Caroline!... Mais cette froideur d'Albert... Il y a là-dessous quelque chose... Hélas! quelque amourette inavouable... quelque intrigue foraine probablement. Il faut donc que je descende dans ces détails?... Vilains garçons! ils font faire à leurs pauvres mères toute une école de mœurs... et de quelles mœurs! Il y a nombre de choses, quant à moi, dont je ne me gênerais pas sans mon fils. Ah! j'ai manqué de fermeté avec lui en diverses circonstances, je le sens bien; mais ici je tiendrai bon, et s'il faut se fâcher pour être obéie... Mais avant tout, il faudrait surprendre son secret.

SCÈNE III.

ALBERT, tenue de bal très-élégante; MADAME DE VITRÉ.

ALBERT, s'arrêtant près de la porte.

Oh! Dieu! Ah! on va m'enlever ma mère ce soir, j'en réponds.

MADAME DE VITRÉ, à part.

C'est mon garnement. (Haut.) Approchez, Albert, j'ai à vous parler; et je vous dirai en passant, mon ami, qu'on n'enlève pas les femmes de mon âge... on les vole, tout au plus. (Elle s'assied sur le divan, à gauche.)

ALBERT.

Mais à qui ressemblez-vous donc dans ces grands atours?... Ah! j'y suis!

« Sévigné, de qui les attraits
« Servent aux grâces de modèle,
« Et qui naquîtes toute belle,
« A votre indifférence près! »

MADAME DE VITRÉ.

Prenez garde, mon enfant! vous me manquez positivement d'égards.

ALBERT.

Moi, grand Dieu! (Il se met à genoux devant elle.) Eh bien, pardon!

MADAME DE VITRÉ.

Voyons, relevez-vous. Je ne sais pas qui est-ce qui vous apprend ces coquetteries-là. Ce sont, mon fils, des gentillesses de mauvais aloi, et je vous avertis qu'elles m'offensent. S'il est désormais au-dessus de vos forces de m'aimer, faites-moi la grâce de me respecter encore.

ALBERT, toujours à genoux.

Ce langage?... Certainement on m'a changé ma mère! — Voyons, regardez-moi donc en face.

MADAME DE VITRÉ, le regarde avec une sévérité qui fait place peu à peu à un air de complaisance et d'admiration maternelle.

En face comme de profil, je suis fort mécontente, et je ne souf-

frirai pas... Hon!... comme tu es beau, va! (Elle l'attire à elle et lui baise le front.) Voyons, relève-toi, tu es sur ma robe.

ALBERT, se relevant.

Et maintenant, je vais connaître, j'espère, la raison de cet étrange accueil?

MADAME DE VITRÉ.

Vous vous en doutez bien. Asseyez-vous. (Albert s'assied sur le divan à la gauche de sa mère.) Réellement, mon fils, on ne peut être plus mal satisfaite de quelqu'un que je ne le suis de vous... (Secouant ses volants.) Comment la trouves-tu, ma robe?

ALBERT.

J'en suis ébloui. Qu'es-ce que c'est donc que cette étoffe-là? On dirait du parfilage de diamant... Vous avez eu ça... attendez, je vais vous dire où vous avez eu ça. C'est au boulevard de la Madeleine, dans un magasin où il y a une demoiselle avec de grandes anglaises blondes...

MADAME DE VITRÉ.

Oui, vraiment? Et voilà sans doute à quoi vous avez passé votre temps en mon absence : à inspecter les demoiselles de magasin...

ALBERT.

Blondes... Je ne regarde que les blondes.

MADAME DE VITRÉ, avec une impatience émue.

Assez... je ne ris plus. Votre dissipation m'afflige sérieusement; et si vous ne vous en apercevez pas, si j'ai besoin de vous apprendre que je souffre, que je suis malheureuse et que vous en êtes la cause... Votre âge même est une faible excuse pour tant de légèreté!

ALBERT, se levant et avec une tendresse respectueuse.

Madame, s'il y a une chose au monde que je ne verrai jamais avec légèreté, c'est l'ombre d'une larme dans vos yeux..... mais enfin, qu'y a-t-il? car très-évidemment on m'a desservi... on m'a calomnié près de vous... voyons, au nom du ciel, qu'ai-je fait? (Il se rassied.)

MADAME DE VITRÉ, l'attirant à elle avec émotion

Écoute, tu n'as rien fait... d'extraordinaire, que je sache; mais je suis inquiète. Vois-tu, mon enfant, il faut avoir pitié des

mères... ce n'est pas tout profit que leur métier... il y a de bons moments, c'est vrai; mais il y en a de terribles, et un des pires assurément, mon ami, est celui où une mère, honnête femme et bonne chrétienne, est forcée d'abandonner son fils aux entraînements équivoques du monde et de la jeunesse Il le faut bien... mais quelle épreuve! Tu ne peux imaginer tout ce que nous souffrons en vous voyant disparaître soudain, avec toute la fougue de la vingtième année, dans cette région mystérieuse où vivent les jeunes gens... région qui nous est inconnue, mais qui nous est justement suspecte. Nous savons ce que nous livrons à cet abîme... savons-nous ce qu'il nous rendra? Nous lui donnons un cœur que nous avons nourri, réchauffé, purifié contre le nôtre... et ce cœur, comment nous revient-il souvent? Indigne de nous..... flétri de douleurs qui se refusent à nos larmes... saignant de blessures que la main d'une mère n'ose toucher! Trop heureuses encore quand cette chère âme, où nous avons seules régné, nous garde par compassion quelque place obscure, où nous nous glissons... en rougissant!

ALBERT.

En rougissant, ma mère?

MADAME DE VITRÉ.

Sans doute. En quelle compagnie nous trouvons-nous là? Oserais-tu, toi, me nommer mes rivales?

ALBERT.

Vos rivales? mais...

MADAME DE VITRÉ.

Ou ma rivale, que sais-je? Mais enfin, quand même j'ignorerais que les vagabonds de ton âge se font de certains égarements un fatal point d'honneur... suis-je aveugle? Ne vois-je pas clairement que tu as, pour ne pas vouloir quitter Paris, une de ces maudites raisons qu'on appelle de cœur, hélas!... Eh bien! mon enfant, cette certitude, accompagnée de l'ignorance des faits, me plonge dans des angoisses inexprimables. Aie pitié de moi, mon ami!... Je ne te demande pas une confidence entière qui, sur de tels sujets, aurait peu de bienséance entre nous; mais, du moins, tu peux me rassurer... en gros... tu peux me dire que tu ne traînes pas ta jeunesse dans de honteuses aventures, que tu n'affiches pas ton nom et le mien dans quelque loge mal famée, dans quelque ruelle vénale?

ALBERT.

Eh bien, ma mère, je vous le dis, je vous l'affirme, et vous pouvez me croire... si j'entre quelquefois dans une coulisse, c'est uniquement par ton... par mode... mais si j'étais tenté des folies que votre imagination me prête, je ne les irais pas chercher de ce côté..... Mon cœur, puisque vous en parlez, trouverait où se prendre, sans sortir de la sphère décente et délicate où mes goûts, mes habitudes, mon respect pour vous, me retiennent à jamais. Ainsi j'espère que vous voilà tranquille?

MADAME DE VITRÉ, vivement.

Mais pas du tout! comment arranges-tu cela? Quelle idée te fais-tu donc de ma conscience, de ma morale? (Elle se lève.) C'est que justement voilà l'autre écueil que j'appréhendais. Je ne sais si je ne préférerais pas encore te savoir perdu au fond d'un amour de pacotille, que de te voir, sous mes yeux, dans le monde régulier où je vis, dans le cercle respectable de mes amitiés, porter le désordre et la honte au sein d'une famille, le désespoir au cœur d'un honnête homme!

ALBERT, debout, avec une nuance d'embarras.

De ce côté encore, ma mère, vos inquiétudes sont sans fondement.

MADAME DE VITRÉ.

Mais alors, je ne comprends plus. Ce n'est pas hors du monde, ce n'est pas dans le monde!... Tu n'es donc pas amoureux?

ALBERT.

Hon!

MADAME DE VITRÉ.

C'est donc d'une demoiselle?

ALBERT.

Supposez... que ce soit d'une veuve?

MADAME DE VITRÉ.

Ah!... Eh bien, dame! si c'est une veuve... certainement c'est toujours fort déplorable... mais du moins cela ne peut nuire qu'à elle... il n'y a plus les mêmes tenants et les mêmes aboutissants. Au point de vue de la morale, assurément ça ne vaut pas mieux, mais enfin... Et puis, à la rigueur... on peut l'épouser. As-tu la pensée de l'épouser?

ALBERT.

Ma mère, franchement, non.

MADAME DE VITRÉ, sèchement.

En ce cas, je ne veux pas en savoir plus long. Laissez-moi... allez-vous-en. (Elle passe à droite.)

ALBERT.

Quoi! ma mère, allez-vous me bannir de votre présence, me déshériter, pour une amourette digne de l'âge d'or... une bluette idéale... un frontispice de romance?

MADAME DE VITRÉ, le regardant.

Pas davantage? Bien vrai? C'est que... tu comprends bien... si ce n'était qu'un enfantillage de ce genre-là, nous pourrions en causer tous deux. Je n'entends pas non plus t'éloigner de moi par une sauvagerie obtuse... j'en rirais tout bonnement. (Confidentiellement.) Tu dis donc qu'il s'agit entre cette veuve et toi d'une fleurette de sentiment... d'une petite idylle tout à fait honnête?

ALBERT.

Oh! tout à fait cela, ma mère. C'est une personne si réservée... une âme si inquiète et si délicate!

MADAME DE VITRÉ.

Oh! ça ne fait pas de doute... un ange bleu. Et est-il ici?

ALBERT, baissant la voix.

Non... mais je ne désespère pas d'avoir de ses nouvelles. Figurez-vous que nous possédons un petit télégraphe mystérieux..... j'ai eu toutes les peines du monde à l'établir.

MADAME DE VITRÉ.

Vraiment?

ALBERT.

Et il doit fonctionner ce soir pour la première fois. Aussi vous me voyez dans une anxiété... je suis sur le gril!

MADAME DE VITRÉ.

Et... en quoi consiste-t-il, ce télégraphe?

ALBERT, mystérieusement.

C'est une bague... un rubis, qui, par son absence, ou par sa présence au doigt du mari...

MADAME DE VITRÉ, avec éclat.

Comment, du mari! Tu me disais que c'était une veuve!

ALBERT.

Eh bien, oui! Ai-je dit le mari? Ah! pardon! je ne sais où j'ai l'esprit... Le mari, maintenant... Pauvre homme! il est bien loin!... Non, c'est un parent, un cousin, un prétendant officiel... qu'on peut appeler le mari, du reste, parce qu'il en tient l'emploi classique.

MADAME DE VITRÉ, secouant la tête.

Oui!... cela me paraît assez clair!... En voilà assez... en voilà trop! Je sais ce que je voulais savoir. Et c'est là tout ce qui vous occupe!... Tout ce qui vous occuperait jamais, si on vous laissait faire! Mais je ne l'entends point ainsi : la vie d'un homme, mon fils, n'est point faite pour se dépenser dans des entreprises de salon, de boudoir ou de coulisses. Outre qu'il faut avoir une faible estime de soi-même pour se contenter du rôle qu'on joue dans le monde en cette qualité, le moment arrive vite où vous vous trouvez destitué même des misérables avantages de ce rôle. Alors, que reste-t-il? Regardez notre ami, le comte de Favières; je l'ai vu assurément plus brillant, plus choyé et plus triomphant que vous ne le serez jamais : c'était le beau Favières... il n'avait pas d'autre état. Et maintenant, vous pouvez le voir sombre, délaissé et hargneux, comme une lionne édentée, mécontent de sa personne, de chacun et de toutes choses. Inutile toujours, insupportable souvent, affublé de prétentions posthumes qui ridiculisent ses cheveux blancs; attendant enfin péniblement le terme d'une vie qui ne fera défaut qu'à lui, qui ne laissera pas une trace, pas un souvenir, pas un regret! Est-ce un homme, cela? Est-ce la destinée que vous rêvez?... Non, je ne puis le croire. Vous êtes jeune et fort étourdi; mais vous avez le cœur trop bien placé, je pense, pour perdre à ce point tout souci de votre dignité, de mon bonheur, et je puis ajouter, Albert, d'une mémoire qui doit nous être sacrée à tous deux, et que souleverait d'indignation une vie si mal comprise et si lâchement pratiquée!... Je vous parle de votre père, mon enfant.

ALBERT, lui baisant la main, d'un ton sérieux.

Je ne puis que m'incliner, Madame, et vous demander ce que vous exigez de moi.

MADAME DE VITRÉ.

Ce que j'exige pour le moment, c'est que vous unissiez sincèrement vos efforts aux miens pour obtenir, s'il en est temps encore, cette place d'attaché à Madrid que je vous destinais, que vous m'aviez promis de solliciter pendant mon absence, et que vous avez sollicitée à reculons... je le sais.

ALBERT, se mordant les lèvres.

Mon Dieu! ma mère, je vous dirai, qu'en y réfléchissant, j'ai senti de la répugnance à me lier au gouvernement de Juillet. Il m'a semblé que mon nom... que mes opinions politiques...

MADAME DE VITRÉ.

Quelle plaisanterie! tes opinions politiques! Pourquoi es-tu ici, en ce cas? Pourquoi étais-tu hier aux Tuileries? Il paraît que tu as des opinions politiques, quand il s'agit de travailler, et que tu n'en as plus, quand il s'agit de danser!

ALBERT.

Au reste, ma mère, je n'ai rien refusé : qu'on me nomme, j'accepterai! Vous ne voulez pas, sans doute, que j'aille me traîner aux pieds du ministre?

MADAME DE VITRÉ.

Il n'a jamais été question d'aller te traîner aux pieds du ministre; mais il fallait du moins ne pas t'aliéner à plaisir les protections puissantes que je t'avais assurées. Par exemple, comment t'es-tu conduit avec madame La Roseraie?

ALBERT, subitement décontenancé.

Avec madame La Roseraie?... Moi, ma mère?

MADAME DE VITRÉ.

Ah! vous êtes troublé!... Vous ne me croyiez pas si bien instruite?... Oui, avec madame La Roseraie! Pendant que j'étais à Bordeaux, que s'est-il passé entre vous deux, voyons?

ALBERT.

Mais... rien, ma mère. Que voulez-vous qui se soit passé?

MADAME DE VITRÉ.

Ne le niez pas... je le tiens de son mari! (Elle remonte au fond, à droite.)

ALBERT, très-inquiet.

De son mari!... Comment, La Roseraie vous a dit?...

MADAME DE VITRÉ.

Tout!

ALBERT.

Tout!... Mais encore, ma mère?...

MADAME DE VITRÉ.

Tout, vous dis-je! Je sais que Caroline seule s'est opposée à votre nomination.

ALBERT, vivement.

Ah! c'est elle qui?...

MADAME DE VITRÉ.

Et pourquoi cela?

ALBERT, incertain.

Ma mère...

MADAME DE VITRÉ.

Parce que, tout occupé de vos sottises apparemment, vous l'avez outrageusement négligée!

ALBERT, respirant, comme soulagé d'une oppression.

Ouf!... Mais je vous jure, ma mère...

MADAME DE VITRÉ, redescendant en scène.

Bah! vous ne lui aurez pas fait visite... vous ne l'aurez pas fait danser... Il y a quelque chose comme cela; ne me dites pas non... Et c'est de votre part une faute impardonnable... et, en vérité, impardonnable à tous les titres! Car enfin, vous qui êtes si galant, c'était donc une corvée bien effrayante, voyons, que de faire deux doigts de cour à cette jolie petite femme?

ALBERT, qui a repris sa gaîté.

Quoi! ma mère, ai-je bien entendu? Vous auriez voulu... vous m'auriez conseillé... la femme d'un ami... car La Roseraie est notre vieil ami... Ah! ma mère, véritablement...

MADAME DE VITRÉ.

Ne me faites pas dire de sottises, je vous prie... vous m'entendez bien! Or, si Caroline ne vient pas ce soir au bal, vous m'accompagnerez dès demain matin chez elle.

ALBERT.

Vous l'exigez? soit!

MADAME DE VITRÉ.

Vous lui ferez vos soumissions... vous serez très-aimable.

ALBERT.

Je le serai.

MADAME DE VITRÉ.

Vous lui... Pourquoi riez-vous?

SCÈNE IV.

FAVIÈRES, portant avec ostentation un gros bouquet de bal; ALBERT, MADAME DE VITRÉ.

FAVIÈRES, souriant et gaillard.

Ah! le voilà!... Désolé de troubler le tête-à-tête; mais...

MADAME DE VITRÉ.

Tiens! vous n'êtes pas couché, vous?

FAVIÈRES, discret.

Non, non; j'ai été retenu. Albert, mon ami, à quoi songez-vous? Mademoiselle Du Luc vous fait chercher partout pour une mazourka que vous lui avez demandée.

ALBERT.

Ah! grand Dieu! j'oubliais... Pardon, ma mère, je reviens. (S'arrêtant devant Favières, qui se pavane avec son bouquet.) Diantre! belle récolte! c'est le bouquet de madame d'Aubières, je le reconnais. Ah çà! vous ferez donc des vôtres éternellement, vous, mon brave homme? (Il sort à la hâte.)

FAVIÈRES.

Petit drôle!

SCÈNE V.

FAVIÈRES, MADAME DE VITRÉ.

MADAME DE VITRÉ, à part.

Cet âge est sans pitié! (Haut.) Au fait, qui est-ce donc qui vous a fleuri comme cela? Vous avez l'air d'un marié de village!

FAVIÈRES, se rengorgeant avec discrétion.

N'est-ce pas? — Les femmes ont véritablement quelquefois des

idées singulières. A mon âge, me charger de fleurs comme un mai! Mon Dieu! voici ce que c'est, ma chère amie : J'allais partir; madame d'Aubières, me voyant me diriger vers la porte, m'appelle d'un coup d'œil : « Quoi! me dit-elle, déjà? Votre soirée « est faite? Vous allez vous reposer sur vos lauriers? » Madame, ai-je dit, mes lauriers actuellement ne sont pas lourds à porter. « Comment? reprend-elle; mais s'il en était ainsi, ce serait tant « pis pour nous, pour l'honneur de notre bon goût. » Elle est vraiment assez aimable, cette petite femme, quand elle veut. Pour « moi, a-t-elle ajouté en baissant un peu la voix, je crois simple- « ment que vous êtes un peu blasé... un peu saturé... et que, « vous offrît-on une moisson de lauriers, vous ne daigneriez pas « tendre la main pour la recevoir. » Et ce disant, comme on l'enlevait pour une mazourka, elle m'a lancé son bouquet, en me priant de le lui garder un moment. Ma chère baronne, je n'ajoute aucun commentaire à l'anecdote. Vous concevez que j'ai dû me résigner. (Il flaire modestement son bouquet.)

MADAME DE VITRÉ.

Favières, ce qui vous arrive là est très-agréable, sans doute; mais prenez garde qu'il n'y ait quelque serpent de blotti sous ces fleurs-là! car cette attaque, à vous dire vrai, me semble un peu vive, et même un peu extraordinaire.

FAVIÈRES.

Extraordinaire? Pourquoi donc?

MADAME DE VITRÉ.

Mais, d'abord, parce que je me suis laissé dire que madame d'Aubières en est aux civilités les plus distinguées avec un jeune officier d'état-major, M. d'Espars, je crois.

FAVIÈRES.

Parbleu, oui! Justement, il était à deux pas de nous, d'Espars, quand elle m'a remis le bouquet. Vous n'avez jamais vu une physionomie plus hébétée... les yeux lui sortaient de la tête... Il m'a affligé!

MADAME DE VITRÉ.

C'est égal; je vous engage à vous méfier. La dame est madrée et sournoise... Je ne sais pas au juste ce qu'elle vous veut; mais...

FAVIÈRES.

Vous ne savez pas ce qu'elle me veut? (Il rit.) Ah! ma foi, ma

chère baronne, vous êtes décidément par trop étrangère à la question! Ce qu'elle me veut, est plaisant. (Il se rapproche du fond tout en causant, et regarde au dehors.)

MADAME DE VITRÉ.

Enfin, voyons, à l'âge que vous avez, est-il naturel qu'une jeune femme vienne se jeter à votre tête si carrément, je vous le demande?

FAVIÈRES.

Non, ce n'est pas naturel... c'est absurde!... Que voulez-vous!

MADAME DE VITRÉ.

Vous avez beau dire, cela me paraît louche... Une princesse fort gaillarde qui saute au cou d'un jouvenceau de soixante ans!...

FAVIÈRES, ricanant.

Qu'est-ce que vous dites donc, soixante ans? J'en ai cent! Je suis mort... je n'existe plus!... Il faut que le diable s'en soit mêlé, voyez-vous! (Regardant au dehors.) Tenez, elle me sourit encore en passant. (Il s'éloigne peu à peu, cédant au charme qui l'attire.) C'est un oiseau! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

MADAME DE VITRÉ, LA ROSERAIE. Habit bleu à boutons d'or, cravate blanche, un peu grand seigneur; accent enjoué, railleur et légèrement dédaigneux. Il referme la porte par laquelle il entre à droite, et en retire la clef.

MADAME DE VITRÉ.

Pauvre homme! j'ai beau le regarder, il n'a plus rien d'un amoureux... que le bandeau. (Se retournant au bruit de l'entrée de La Roseraie.) Qu'est-ce que c'est que ça? (Surprise.) La Roseraie!

LA ROSERAIE, surpris.

Ma belle marraine!

MADAME DE VITRÉ.

D'où sortez-vous par là?

LA ROSERAIE.

De mon bureau, tout bonnement... Petites entrées... nourri dans le sérail!... Mais bonjour donc! comment cela va-t-il, reine des

fées? vos deux mains, je vous prie?... (Il lui baise les mains.) J'étais littéralement affamé de vous voir!

MADAME DE VITRÉ.

Je ne m'en suis pas aperçue, franchement, depuis quarante-huit heures que je fais queue à votre porte.

LA ROSERAIE.

De grâce, ne m'en parlez pas, j'en ai pleuré de rage; mais vous le savez, ma chère amie, mon esclavage est horrible, insupportable... Je vis dans une fournaise, j'ai le cerveau carbonisé... Il y a des moments où je voudrais être un simple laboureur, un humble berger des champs.

MADAME DE VITRÉ.

Ta, ta, ta!... Dites que vous m'évitiez pour n'avoir pas à me rendre compte de votre manque de parole à l'égard de mon fils! (Elle s'assied sur le divan.)

LA ROSERAIE.

Ah! la voilà encore avec son fils! Mais, de bonne foi, marraine, que voulez-vous que j'en fasse de votre fils, puisqu'il dépense tout son génie à contreminer mes efforts en sa faveur, puisqu'il se jette comme un frénétique à travers mon jeu?

MADAME DE VITRÉ.

Et pourquoi ça? selon vous.

LA ROSERAIE.

Selon moi, parce qu'il a quelque raison secrète pour s'enterrer à Paris... dans des roses, apparemment, au sein des jardins d'Armide.

MADAME DE VITRÉ.

Oui... mais qui est-ce, Armide?

LA ROSERAIE.

Bah! il y en a peut-être deux!

MADAME DE VITRÉ, avec ennui.

Ah!

LA ROSERAIE.

Ou trois... enfin peu importe! Ce que je vous garantis, c'est que notre jeune diplomate a fait exprès de se brouiller avec ma femme, pour renverser vos projets et les miens.

MADAME DE VITRÉ.

Soit! mais j'en veux à votre femme. Par amitié pour moi, il me semble qu'elle aurait pu passer quelque chose à cet enfant... Sa belle vengeance tombe sur moi seule, en réalité. Ce n'est pas bien, et je ne le tairai pas à Caroline.

LA ROSERAIE.

Soyez sûre que vous ne lui direz rien dont je ne l'aie accablée dès que j'ai su qu'elle desservait Albert auprès du ministre. Je lui ai représenté vivement toutes mes obligations envers vous; j'ai raisonné, j'ai supplié, le tout en vain. Sa conclusion a toujours été : j'aime et je vénère madame de Vitré; je lui donnerais mon sang...

MADAME DE VITRÉ.

Eh! j'ai bien affaire de son sang!

LA ROSERAIE.

Mais M. son fils est jeune et peut attendre. (Avec insouciance, s'asseyant à côté de madame de Vitré.) Ah çà! entre nous, ma chère amie, qu'est-ce donc qu'il a fait à ma femme, votre étourneau?

MADAME DE VITRÉ.

Ah! par exemple, voilà qui est bon! Mais c'est à vous que je le demanderai.

LA ROSERAIE.

A moi, grand Dieu! est-ce que cela regarde mon département? Demandez-moi, madame, ce qui se passe à Bornéo, à Sidney, à Cuzco, aux quatre points cardinaux, je vous le dirai avec des détails qui vous surprendront et dans la langue qu'il vous plaira; cela m'est égal. Mais ne me demandez pas l'heure qu'il est à Paris, je ne m'en doute pas. (Il tire sa montre.) Tenez, il est dix heures et demie, eh bien! ma parole d'honneur, je n'en savais rien!

MADAME DE VITRÉ, riant.

Écoutez, La Roseraie; il est très-bon assurément, quand on est homme politique, de savoir ce qui se passe à Cuzco; mais il est meilleur, quand on est marié, de savoir ce qui se passe chez soi.

LA ROSERAIE, se levant.

Et où en trouverais-je le loisir, Seigneur Dieu! Mais vous n'avez aucune espèce d'idée de la vie que je mène, ma pauvre chère amie!

MADAME DE VITRÉ.

Mais vous menez une sotte vie, mon pauvre cher ami, j'en ai peur.

LA ROSERAIE, avec une emphase un peu moqueuse.

Comment! c'est une sotte vie, madame, à votre compte, que celle qui se voue tout entière aux plus graves intérêts des sociétés humaines!

MADAME DE VITRÉ.

Eh! le mariage est la base des sociétés humaines, Monsieur.

LA ROSERAIE, s'exaltant.

Une sotte vie, que celle qui embrasse dans son cercle quotidien toutes les idées, toutes les passions, tous les intérêts qui se développent, qui s'attirent, qui se mêlent, qui se combattent sur toute la surface de l'univers habité! ne comprenez-vous pas que mon humble existence personnelle, que la vie de mon intelligence et la vie de mon cœur grandissent et se multiplient à l'infini dans le rayonnement de cette vie universelle? Cela m'éblouit! cela me dévore! cela me tue! Mais qu'importe, je vis, je suis heureux! Voilà des passe-temps, madame, voilà des joies, voilà un orgueil dignes d'un homme! Et vous me demandez... quoi? de consacrer ma vie à recueillir les historiettes de salon, à noter les commérages de boudoir, à surveiller toutes les minuties mesquines de la stratégie mondaine! Ah! franchement, demandez-moi plutôt de faire des broderies, des découpures; demandez-moi, madame, de passer mes jours et mes nuits, l'œil collé sur un microscope, à étudier les mœurs des animaux infusoires! J'aimerais mieux cela!

MADAME DE VITRÉ.

Eh! je ne vous demande rien de pareil! Vous savez mon horreur pour les paresseux et les inutiles; mais, en vérité, vous donnez dans l'excès contraire : vous accordez trop à la chose publique... Je sais que vous avez un département très-étendu...

LA ROSERAIE.

Mon Dieu non... les cinq parties du monde, simplement!

MADAME DE VITRÉ, s'irritant et se levant.

Eh bien! il y en a une sixième, Monsieur!

LA ROSERAIE.

Bah! où donc ça?

MADAME DE VITRÉ.

Rue Lepelletier, 36, chez madame de la Roseraie : ce n'est pas la moins importante, et je vois avec chagrin que vous soyez encore à la découvrir. C'est à peine, j'en suis sûre, si vous y mettez le pied de toute la journée. Voyons, faites-moi votre confession. (Elle se rassied sur le divan.) Mettez-vous donc là sur la sellette, et racontez-moi l'emploi de votre journée.

LA ROSERAIE, s'asseyant à droite.

Volontiers. — Interrogez !...

MADAME DE VITRÉ.

Vous venez ici de bonne heure ?

LA ROSERAIE.

Dès l'aurore.

MADAME DE VITRÉ.

Bon début !... Vous déjeunez... je suppose...

LA ROSERAIE.

Généralement.

MADAME DE VITRÉ.

Avec votre femme ?

LA ROSERAIE.

Jamais.

MADAME DE VITRÉ.

Dans votre cabinet ?

LA ROSERAIE.

Toujours. Après avoir parcouru, depuis six heures du matin, toutes les cours de l'Europe, j'ai grand besoin de me refaire ; vous comprenez... et je me refais, délicieusement au reste, en prenant le thé avec lord Melbourne, charmant convive... le Marivaux des hommes d'État.

MADAME DE VITRÉ.

Très-bien ! Vous y dînez peut-être aussi, à votre bureau ?

LA ROSERAIE.

Oh ! seulement trois fois la semaine, les jours de grand courrier... avec le Nestor des chancelleries.

MADAME DE VITRÉ.

Mon Dieu, couchez-y, ce sera plus tôt fait !

LA ROSERAIE.

Vous croyez rire, chère amie? eh bien! Je vous dirai que dans les circonstances graves, la veille de grandes batailles diplomatiques, par exemple, il m'arrive de passer la nuit sur un lit de camp, dans mon cabinet, évoquant dans ma pensée ces illustres morts, mes ancêtres : Machiavel, Bolingbroke...

MADAME DE VITRÉ, avec éclat, se levant.

Ah! c'est trop fort! Eh bien, je vous dirai, moi, qu'à force d'évoquer Machiavel dans votre cabinet, vous finirez par trouver Richelieu dans votre chambre!... Voilà!

LA ROSERAIE, sérieux tout à coup; il se lève et, baissant la voix.

Comment? qu'est-ce que c'est? Qui est-ce que vous appelez Richelieu?

MADAME DE VITRÉ, riant.

Ah! vraiment?... Un esprit comme le vôtre, où roulent sans cesse des pensées surhumaines, une tête vaste et compliquée comme une mappemonde, se préoccupe encore de certaines puérilités?...

LA ROSERAIE.

Voyons, chère madame, ne plaisantons pas sur ce sujet-là... Je vous avoue ma faiblesse : tout pacifique que je sois, il y a de certaines images qui me font bondir le cœur dans la poitrine et passer un nuage de sang sur les yeux. Vous êtes mon amie... qu'y a-t-il? qui est-ce que vous appelez...

MADAME DE VITRÉ, riant.

Personne! Vous êtes fou!... C'est moi qui vous ai choisi votre femme; et, vous aimant comme je vous aime, je n'ai pu vous donner qu'un diamant à l'épreuve...

LA ROSERAIE, respirant.

Ah! vous me faites du bien!

MADAME DE VITRÉ.

Mais... mais malgré toute ma confiance dans le caractère et dans les vertus de Caroline, si vous continuez à mener la belle vie que vous venez de m'esquisser, je vous donne ma parole que je cesse de cautionner l'entreprise.

LA ROSERAIE.

Mais sérieusement, ma chère amie, je ne vous comprends pas.

Je me considère, si vous le permettez, comme le modèle des époux... J'aime ma femme sincèrement... la fidélité du lierre! Jamais l'ombre d'une galanterie interlope... jamais...

MADAME DE VITRÉ.

Eh! qu'importe à votre femme, après tout, si vous l'oubliez, si vous la négligez, si vous la trahissez, que ce soit pour une danseuse ou pour lord Melbourne! sa vie en est-elle moins solitaire, son cœur moins vide, son âme moins veuve? Ah! voilà bien ce qui vous perd, vous autres, hommes sérieux! Dès que vous êtes en règle du côté de la morale, vous vous croyez à l'abri de tout reproche et de tout péril! Parce que vos passions sont honorables, vous croyez pouvoir vous y abandonner sans mesure et sans frein! Et vous ne vous apercevez pas que vous avez, sous une autre forme et sous des noms spécieux, le pur égoïsme du libertin!

LA ROSERAIE.

Ah! je vous arrêterai ici...

MADAME DE VITRÉ.

Non, vous ne m'arrêterez pas!... Comment! vous osez me dire que votre femme n'a pas de rivales, quand la politique et l'ambition vous possèdent du matin au soir, et du soir au matin! Moi, je vous dis qu'elle aimerait mieux une franche rivale en chair et en os... cela lui prouverait au moins que vous avez un cœur, et elle pourrait espérer en avoir sa part un jour ou l'autre! Elle souffrirait; mais elle vivrait: elle vivrait, entendez-vous? car il faut que nous vivions comme vous, mon cher ami. Nous ne sommes ni des meubles ni des plantes, je vous en avertis... Il faut que nous ressentions dans notre passage sur cette terre des émotions et des intérêts, des tristesses et des joies, tout comme vous! Vous trouvez tout cela dans votre tête, c'est très-bien! Nous le trouvons, nous, dans notre cœur! Or, quand vous prenez une femme dans votre maison, quand vous l'enchaînez à votre foyer, pour qu'elle en soit le charme et le repos, c'est à charge de lui donner en retour cette vie du cœur, qui est sa destinée légitime... Et si vous la lui refusez, un autre la lui donnera! Et voilà pourquoi, si vous voulez le savoir, il y a, parmi les hommes les plus éclairés et les plus distingués, tant de... tant de filles qui sont muettes!

LA ROSERAIE, qui l'a écoutée en souriant.

La peste, quel esprit de corps! C'est une chose inouïe comme les femmes, qui ne cessent de se déchirer individuellement, sont toujours prêtes à se soutenir en masse : c'est comme une bande de voleurs. (Il rit.) Eh bien, ma chère amie, je vais vous confondre d'un mot : je ne parle pas de vos théories, qui peuvent être vraies... je parle de Caroline et de moi. Vous saurez que nous nous adorons comme au premier jour... que nous en sommes encore aux fines attentions; et que ce soir même, pour preuve, ma femme m'a fait à l'improviste un charmant cadeau.

MADAME DE VITRÉ, indifférente.

Bah! quoi donc?

LA ROSERAIE.

Oui... chère enfant! elle m'a donné une bague.

MADAME DE VITRÉ, vivement.

Une bague?

LA ROSERAIE.

Un rubis magnifique... ici présent! (Il lui montre la bague.)

MADAME DE VITRÉ, saisie.

Ah! Dieu!

LA ROSERAIE.

Quoi donc?

MADAME DE VITRÉ, d'un ton naïf, le regardant en face.

Quoi? qu'est-ce que vous avez?

LA ROSERAIE.

Moi? rien du tout. Je vous montre cette bague.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, montrez-la donc. (Elle examine la bague.) Et c'est votre femme qui vous l'a donnée?

LA ROSERAIE.

Comme je m'habillais pour venir ce soir... Vous conviendrez que c'est assez significatif.

MADAME DE VITRÉ, soupirant.

Oh! très-significatif... Pour ça!...

LA ROSERAIE, faisant jouer les feux de son rubis.

Remarquez qu'il est balais...

MADAME DE VITRÉ.

Oui... il est balais... ça vous fait la jambe belle!

LA ROSERAIE.

Ah çà! définitivement, quelle mouche vous a piquée? Vous avez une mine toute singulière depuis que je vous ai montré cette bague.

MADAME DE VITRÉ.

Moi?... Vous riez?

LA ROSERAIE.

Je vous dis que vous avez l'air agité, contrarié...!

MADAME DE VITRÉ.

Vraiment, vous l'avez remarqué?

LA ROSERAIE.

Sans doute.

MADAME DE VITRÉ.

C'est étonnant! rien ne vous échappe.

LA ROSERAIE, réfléchissant.

Mais... quelle peut être la raison?...

MADAME DE VITRÉ.

Non, ne cherchez pas... j'aime mieux vous la dire... quoiqu'il m'en coûte. Hem!... Allons, c'est dit, j'en boirai la honte. Vous connaissez mon faible pour les bijoux?

LA ROSERAIE.

Moi? non.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, je vous l'apprends... j'ai la passion des bijoux... Celui-ci est adorable... je l'avais remarqué l'autre jour en traversant le Palais-Royal... je comptais l'acheter... et paf! je vous le vois au doigt!

LA ROSERAIE.

Ah! pauvre chère amie!

MADAME DE VITRÉ.

Voilà le secret de mon humeur. Est-ce assez ridicule?

LA ROSERAIE.

Grand Dieu! Mais si ce n'était un cadeau de ma femme, je m'empresserais...

MADAME DE VITRÉ.

Ah! bah! quelle plaisanterie! c'est un caprice. Mais je n'ai pas fini... vous ne savez pas encore ce que c'est qu'un caprice de femme. Dites-moi, Caroline ne vient pas au bal ce soir?

LA ROSERAIE.

Non... elle était un peu nerveuse... pas en train. Mais quoi! vous voulez que je vous prête cette bague?

MADAME DE VITRÉ.

Il a deviné!... qu'il est aimable!... Eh bien! oui; pour la soirée; après cela j'en aurai le cœur net... je serai contente!

LA ROSERAIE, lui donnant la bague.

Comment donc! elle n'en aura que plus de prix à mes yeux.

MADAME DE VITRÉ, se mettant la bague au doigt, et passant à droite, à part.

Elle ne voulait pas le laisser partir..... je comprends maintenant! (Haut.) Que je suis enfant pour mon âge, hein?

LA ROSERAIE.

Laissez donc... chacun a ses petites idées!... ah çà! entrons-nous? Voulez-vous mon bras?

MADAME DE VITRÉ, lui prenant le bras.

Soit!... mais il faut absolument, mon ami, que vous me ménagiez deux minutes d'entretien avec votre ministre. J'essaierai d'enlever à brûle-pourpoint la nomination d'Albert; plus que jamais je la veux... je veux que cet enfant quitte Paris...

LA ROSERAIE.

Diantre! vous n'avez pas de temps à perdre... l'ordonnance doit être signée cette nuit...

MADAME DE VITRÉ.

Cette nuit?... Ah! ciel! raison de plus..... hâtons-nous! (Albert paraît au fond, ayant l'air de chercher quelqu'un.)

LA ROSERAIE, s'arrêtant.

Eh! mais, voici votre fils, voici la victime!... Regardez-le donc, heureuse mère! N'est-ce pas une barbarie sans nom que d'enlever cette florissante jeunesse à ses amours en fleur? Toutes ces dames vont vous jeter la pierre.

MADAME DE VITRÉ, à part.

Le malheureux !... Non, si des milliers d'exemples n'étaient là qui vous crèvent les yeux... on ne voudrait jamais croire que des gens d'esprit fussent... maris à ce point-là !

LA ROSERAIE.

Le voilà qui rôde, cherchant sa proie... *Leo quærens*... (Albert, apercevant La Roseraie s'avance rapidement.)

SCÈNE VII.

ALBERT, LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ.

ALBERT.

Ah !... ah ! bonjour, La Roseraie !... enchanté de vous rencontrer... Je me demandais où vous pouviez être.

LA ROSERAIE.

Bonjour, mon garçon. (Ils se serrent la main.)

ALBERT, tenant la main de La Roseraie, comme étonné tout à coup.

Tiens !... (Il le regarde en face.) Vous n'êtes pas souffrant, mon ami ?

LA ROSERAIE.

Pas du tout. Pourquoi ?

ALBERT, lui prenant l'autre main.

Parce que... votre main est brûlante... Vous n'avez pas un peu de fièvre ?...

MADAME DE VITRÉ, à part.

Si jeune et si pervers, mon Dieu !

LA ROSERAIE.

Laisse-moi donc tranquille, toi gamin ! Est-ce que j'ai le temps d'être malade ? La fièvre !... mais je l'ai toujours, la fièvre... c'est ma santé, à moi !

ALBERT.

C'est la santé du génie. Madame La Roseraie se porte bien ?

LA ROSERAIE.

Très-bien, je te remercie ! Elle ne vient pas ce soir, je ne sais pourquoi.

MADAME DE VITRÉ, à part.

Il le sait, lui !

LA ROSERAIE, continuant.

Ah çà ! si vous restez ici, ma belle marraine, je viendrai vous avertir dès que le ministre pourra vous parler, n'est-ce pas?

MADAME DE VITRÉ.

Je vous en prie, mon ami.

LA ROSERAIE.

C'est cela... sans adieu ! (Il s'éloigne.)

ALBERT.

Attendez donc, grand homme, je vous suis.

MADAME DE VITRÉ.

Albert, deux mots. (Elle a ôté la bague de son doigt et l'a glissée dans sa poche. Albert revient d'un air de dépit.)

SCÈNE VIII.

ALBERT, MADAME DE VITRÉ.

MADAME DE VITRÉ, assise à droite et souriant

Eh bien ! diablotin, comment vont tes amours?

ALBERT.

Ma mère... vous m'avez défendu de vous en parler...

MADAME DE VITRÉ, riant.

Ah ! ils ne vont pas bien, avoue-le !

ALBERT.

Peut-être !

MADAME DE VITRÉ.

Allons, le télégraphe n'a pas joué !

ALBERT.

Peut-être !

MADAME DE VITRÉ.

Il n'a pas joué !

ALBERT, riant.

Je vous dirai ce qui en est, si vous me promettez de me laisser ma liberté...

MADAME DE VITRÉ.

Ta liberté?... Pourquoi faire?... Au reste, soit; je te le promets. D'ailleurs, tu saurais bien la prendre. Eh bien! est-ce que tu as vu l'homme au rubis?

ALBERT.

Je l'ai vu... il m'est apparu!

MADAME DE VITRÉ.

Et il avait le rubis?

ALBERT.

Eh! non, justement, il ne l'avait pas, voilà ce qui me transporte!

MADAME DE VITRÉ.

Ciel!... comment cela?

ALBERT.

Eh! sans doute. D'après nos secrètes conventions, le rubis au doigt de cet homme devait signifier: les scrupules l'emportent, ne venez pas. — Le doigt sans rubis veut dire: l'amour triomphe, venez!

MADAME DE VITRÉ.

Ah! Dieu!

ALBERT.

C'est pourquoi, réclamant le bénéfice de votre promesse, je pars, je me sauve, je m'envole.

MADAME DE VITRÉ, se levant, vivement.

Mais, déplorable enfant, écoute-moi, écoute-moi donc! tu vas savoir... (Favières entre par la gauche.) Ah! bon, voilà l'autre maintenant!

SCÈNE IX.

MADAME DE VITRÉ, FAVIÈRES, sombre et agité, ALBERT.

FAVIÈRES.

Albert, je vous cherchais; j'ai besoin de vous, mon jeune ami.

ALBERT.

Ah! mon jeune ami, je ne m'appartiens pas!

FAVIÈRES.

Il s'agit d'une affaire très-grave. J'ai un service personnel à vous demander.

MADAME DE VITRÉ.

Comment?

FAVIÈRES.

Vous aviez raison, vous... elle me jouait, elle me jouait impudemment. Ils m'ont traité comme un Cassandre de comédie, comme un bonhomme de paille!

MADAME DE VITRÉ.

Qui donc ça?

FAVIÈRES.

Madame d'Aubières et d'Espars..... mais j'en aurai vengeance. Albert, vous serez mon témoin.

ALBERT, avec impatience.

Ah! mon ami...

MADAME DE VITRÉ.

Mais, Dieu du ciel! que s'est-il donc passé?

FAVIÈRES.

Vous avez vu ce bouquet, qu'elle m'avait confié... En vous quittant, j'ai voulu le lui rendre... « Non... m'a-t-elle dit, gardez-« le encore, s'il ne vous gêne pas; je vous l'enverrai redemander.» Je donne dans le piége... je continue de me promener à travers les salons, en portant, comme une châsse, cet infâme bouquet!... Imbécile!...

ALBERT.

Qui donc?

FAVIÈRES.

Moi, parbleu! Tout à coup d'Espars m'aborde d'un air affairé, et, au nom de madame d'Aubières, me le redemande en toute hâte. Je crois qu'elle va partir; je m'imagine... je ne réfléchis pas... Bref, je donne dans le piége comme une oie... je lui rends le bouquet. A peine l'a-t-il entre les mains, que je le vois s'arrêter entre deux portes, fouiller dans le buisson de fleurs... et en tirer un billet!

MADAME DE VITRÉ.

Ah! le serpent! (Albert rit à part.)

FAVIÈRES.

Je leur avais servi de messager, de facteur, de paravent. Vous comprenez la rouerie de cette triple coquette?... Remettre de sa propre main le bouquet à son complice, c'était éveiller l'attention, faire naître les soupçons... Tandis que, grâce à mon entremise, la chose prenait un tour naturel et irréprochable. Puis, je les ai vus rire tous deux en me regardant. Fat! créature! Est-ce que vous riez aussi, vous, par hasard?

MADAME DE VITRÉ, se contenant.

Non, mon ami... Au contraire, je trouve cela fort triste; mais si vous m'aviez écoutée...

FAVIÈRES.

On n'en rira pas longtemps, en tout cas. — Albert, il faut que vous alliez immédiatement trouver de ma part cet insolent damoiseau... L'heure, les armes, tout m'est indifférent; mais...

MADAME DE VITRÉ.

Est-ce que vous êtes fou? Est-ce que vous ne sentez pas tout ce qu'un scandale de ce genre a de messéant à votre âge? Vous voulez donc que tout Paris vous traite de dupe ridicule? Réfléchissez un peu, mon ami... Vous seul pouvez ébruiter l'aventure; car Albert et moi nous vous jurons un secret inviolable. (Albert fait un geste d'assentiment.) Quant à eux, leur intérêt vous répond de leur discrétion. — Croyez-moi, prenez l'affaire en plaisanterie; traitez-la comme une innocente pratique d'amoureux; parlez-en même sur ce pied-là tout doucement à madame d'Aubières; riez-en le premier, et elle ne rira plus, je vous le garantis. Voilà tout ce que vous avez à faire, voyez-vous!

ALBERT.

Parbleu! c'est évident, mon ami. Croyez ma mère... c'est la mère aux bons conseils... Elle parle d'or, ma mère!

FAVIÈRES, après réflexion, brusquement.

Vous avez raison... je vais me coucher. (Il s'éloigne à grands pas.)

ALBERT.

Eh! attendez donc, je vous suis!

MADAME DE VITRÉ, lui barrant le passage.

Restez, vous dis-je! (Albert revient dépité.)

SCÈNE X.

MADAME DE VITRÉ, ALBERT.

MADAME DE VITRÉ.

Écoutez-moi à votre tour, vous, puisque je parle d'or. Vous n'irez pas à ce rendez-vous!

ALBERT.

Permettez, Madame...

MADAME DE VITRÉ.

On ne vous y attend pas!

ALBERT.

On ne m'y attend pas?

MADAME DE VITRÉ.

Non... et je vais vous le prouver...

ALBERT.

Me le prouver?

MADAME DE VITRÉ.

D'un mot, ou plutôt d'un signe... Après quoi je vous dirai ce que je pense de votre conduite. (Elle va pour montrer la bague à Albert; quand La Roseraie arrive.)

SCÈNE XI.

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ, ALBERT.

LA ROSERAIE, tenant à la main une dépêche.

Belle marraine... vite, vite!...

MADAME DE VITRÉ, à part.

Ah! l'homme malencontreux! (Haut.) Quoi donc?

LA ROSERAIE.

Le ministre vous attend. Je viens de lui parler. Il veut mon avis sur cette dépêche urgente. Il n'est pas de fort bonne humeur. J'ai peur que vous ne le trouviez inflexible; mais, essayez toujours. Il est là-bas, contre la cheminée... Vite, ou la place sera prise.

MADAME DE VITRÉ.

Mon Dieu! mon Dieu! — Albert, je vous défends de quitter le bal sans moi. Au reste, pendant mon audience, j'aurai l'œil sur la porte, et vous ne passerez pas. Tenez, pour plus de sûreté, attendez-moi dans ce petit salon... La Roseraie, mon ami, je vous institue son geôlier pendant dix minutes; s'il essayait de fuir, arrêtez-le... avertissez-moi...

LA ROSERAIE.

Bon! quel est cet enfantillage?

MADAME DE VITRÉ.

C'est un enfantillage beaucoup plus sérieux que tout ce qui se passe à Cuzco, je vous assure. Vous me promettez de me le garder ici?

LA ROSERAIE.

Si vous l'exigez?...

MADAME DE VITRÉ.

C'est bien... j'y compte... (Elle s'éloigne, puis se retournant près de la porte.) Tenez-moi parole, ou malheur à vous! (Elle sort.)

SCÈNE XII.

LA ROSERAIE, ALBERT. (La Roseraie, près de la porte, suit de l'œil madame de Vitré.)

ALBERT, à part, sur le devant de la scène.

Que veut dire cela? Est-il possible qu'elle ait découvert?... Eh! non, ce sont des traits lancés au hasard. Quoi qu'il en soit, il faut absolument que je m'échappe. Manquer à ce rendez-vous!... Non, non, c'est impossible. (Il veut sortir.)

LA ROSERAIE, se retournant.

Holà! halte!

ALBERT.

Voyons, La Roseraie!

LA ROSERAIE.

Tout beau!

ALBERT, avec impatience.

Mon ami!

LA ROSERAIE.

Ne bougeons pas!

ALBERT.

Par la porte ou par la fenêtre, La Roseraie, il faut que je sorte!

LA ROSERAIE.

Prends donc la fenêtre; car, quand même je manquerais à ma consigne, voilà ta mère là-bas qui te guette au passage.

ALBERT, regardant à gauche.

C'est vrai! quel désespoir!

LA ROSERAIE, se laissant tomber sur le divan.

Ah çà! qu'y a-t-il donc, jeune homme?... Une amourette?... un rendez-vous, hein?

ALBERT.

Le premier! Jugez de ma situation!

LA ROSERAIE.

Eh! de quoi diantre se mêle ta mère, aussi? Est-ce que cela la regarde?

ALBERT.

N'est-ce pas? (Il se promène avec agitation.)

LA ROSERAIE, couché sur son divan.

C'est une faute de conduite, ça... Ce n'est pas que je t'approuve; mais que diable! la jeunesse est la jeunesse... Il faut faire la part du feu et détourner la tête... Voilà la vraie politique maternelle, en pareil cas.

ALBERT, avec humeur.

N'est-ce pas?... (A part.) Ah! quel martyre!

LA ROSERAIE.

Prends patience!... Dès que ta mère sera revenue, je lui parlerai, je lui ferai entendre raison. Tu t'esquiveras pendant ce temps-là. (Il se met à lire.)

ALBERT, avec impatience et embarras.

Vous ne la convertirez pas, je vous assure... et puis, il sera trop tard. Avant d'aller à ce rendez-vous, il faut encore que je passe au Palais-Royal, chez madame Prévost, pour y prendre un bouquet que j'ai commandé. Ah! quel supplice, mon Dieu!

LA ROSERAIE, distrait, lisant.

Pauvre garçon!

ALBERT.

Ne me plaignez pas, La Roseraie, ne me plaignez pas, je vous en supplie... cela m'achève. Ma position est infernale.

LA ROSERAIE.

Je ne te plains pas... mais tu m'ennuies...

ALBERT.

Ce n'est pas ma faute.

LA ROSERAIE.

Je ne comprends rien à cette dépêche... tais-toi, que diantre!

ALBERT.

Je ne puis pas, je suis fou.

LA ROSERAIE, avec impatience, dérangé dans sa lecture.

Ah! ta mère croit-elle que je n'aie rien de mieux à faire que de?... Et toi, est-ce que tu ne peux pas te tenir en repos?... Tu es comme un tigre en cage. Qu'est-ce qu'il y a donc de si pressant, de si désespéré?... Demain n'est-il pas là? Voyons, honore-moi de ta confidence... je te promets que tu n'auras pas lieu de t'en repentir.

ALBERT.

C'est impossible... vous me demandez l'impossible, mon ami.

LA ROSERAIE.

Je te dis que tu t'en féliciteras ensuite.

ALBERT.

Eh! non, que diable!

LA ROSERAIE.

Quelle discrétion! Est-ce que je connais la dame?

ALBERT.

Oh! je ne sais... je ne pense pas.

LA ROSERAIE.

Ah! dame, si c'est réellement le premier rendez-vous, il est fâcheux de le manquer, je t'en avertis.

ALBERT.

Merci!

LA ROSERAIE.

Car, vois-tu, mon garçon, un second rendez-vous, ça se retrouve toujours; mais un premier... eh! eh! c'est plus douteux. Les réflexions peuvent survenir, si on leur en donne le temps.

ALBERT.

Eh! sans doute, surtout dans une âme si hésitante, dans cette conscience de sensitive.

LA ROSERAIE.

Ah! c'est une conscience...

ALBERT.

Aussi, sans certains chagrins intimes... qui me secondent.

LA ROSERAIE.

Ah! l'infidélité, les torts du mari, eh?

ALBERT.

Je ne vous dirai pas.

LA ROSERAIE, riant.

Oui... on serait battu les trois quarts du temps, si le mari n'était là, puissant allié, qui s'ignore lui-même. Or çà, finissons..... attrape cette clé! Hop! (Il lui jette une petite clé, restant toujours assis.)

ALBERT, saisissant la clé au vol.

Cette clé!... qu'est-ce que c'est?

LA ROSERAIE.

Fais-moi la faveur d'ouvrir cette porte.

ALBERT.

Cette porte?... mais... pourquoi?...

LA ROSERAIE.

Ouvre, te dis-je. (Albert, après un nouveau geste d'étonnement, ouvre la porte de droite.) Et maintenant, mon garçon, cette porte qui te mène tout droit sur le boulevard, est ce que nous appelons, en langage diplomatique, un faux fuyant, une échappatoire, une solution!... Bon voyage!

ALBERT.

Vous voulez?...

LA ROSERAIE.

Je veux que tu me procures l'avantage de me débarrasser de ta

présence... et d'ailleurs, je ne suis pas fâché de donner cette petite leçon à ta mère. Eh bien! tu n'es pas parti?

ALBERT.

Mon ami, en vérité, je ne puis profiter...

LA ROSERAIE.

Comment! et quelle raison bizarre aurais-tu?...

ALBERT, vivement.

Aucune... je n'en ai aucune... mais ma mère...

LA ROSERAIE, jetant avec ennui ses papiers sur le divan et se levant.

Ah çà! quel amoureux est-ce là? Puisque je me charge de ta mère, te dis-je! Tiens, la voici qui revient justement.

ALBERT.

Ah! Dieu!

LA ROSERAIE.

Sauve-toi, ou rends-moi ma clé.

ALBERT, prenant sa résolution.

Ah! (Il sort.)

SCÈNE XIII.

LA ROSERAIE, seul, riant.

Le voilà lâché!... gare! (Sérieux.) Eh! c'est assez mal, au fond, ce que j'ai fait là... Je viens de rendre un fort mauvais service... à quelque pauvre mortel... qui me vaut bien peut-être! C'est qu'aussi réellement ma marraine se moque; elle tient la bride trop serrée à cet enfant, et je suis bien aise de lui dire... Ah! la voilà pour tout de bon. Diantre, l'audience n'a pas été longue. (Il va au-devant de madame de Vitré jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ.

LA ROSERAIE.

Eh bien?

MADAME DE VITRÉ.

Très-poli..... mais inexorable. Le travail est terminé... des défaites... je suis furieuse!... (Entrant.) Où est donc Albert?

LA ROSERAIE, se frottant les mains.

Ma belle marraine, il est en campagne. Malborough s'en va-t-en guerre!...

MADAME DE VITRÉ.

Grand Dieu! Il vous a échappé?

LA ROSERAIE.

Non pas... mais, ma foi, je vous avoue que j'ai eu pitié de lui... je lui ai ouvert la porte secrète.

MADAME DE VITRÉ, avec stupeur.

Comment! vous?... c'est vous qui?... vous lui avez?... (Éclatant avec une colère de femme.) Eh bien! vous êtes stupide!

LA ROSERAIE.

Voyons, ma chère amie, raisonnons un peu...

MADAME DE VITRÉ, emportée.

Raisonner!... Raisonner quoi?... Je ne veux pas raisonner avec vous. Comment! je pars en vous recommandant, au nom du bon Dieu et des saints, de me garder mon fils... et je n'ai pas le dos tourné que vous lui ouvrez vous-même? c'est de l'idiotisme, voilà tout!

LA ROSERAIE.

Pardon, chère amie, nous sortons du langage parlementaire...

MADAME DE VITRÉ, qui a fait quelques pas dans le boudoir.

Mon Dieu! j'ai tort, je le sais bien... Vous êtes déjà assez malheureux... et je ne devrais pas...

LA ROSERAIE, étonné.

Je suis déjà assez malheureux!... Comment?

MADAME DE VITRÉ, vivement.

Malheureux... de m'avoir déplu... de me voir consternée... car je suis consternée... c'est le mot! Vous ne savez pas ce que vous avez fait! c'est un coup de poignard que vous m'avez donné.

LA ROSERAIE.

Comment! je pensais qu'il s'agissait d'une simple amourette?

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien! après?... Est-ce qu'il n'y a pas des amourettes qui font verser du sang?

LA ROSERAIE.

Diable! mais si l'affaire a tant de gravité...

MADAME DE VITRÉ.

Une gravité terrible!

LA ROSERAIE.

En ce cas, il faut à tout prix que je répare ma bévue.

MADAME DE VITRÉ.

Et le moyen?

LA ROSERAIE.

Attendez donc!... votre fils m'a dit qu'il irait d'abord chercher un bouquet...

MADAME DE VITRÉ.

Où?

LA ROSERAIE.

Au Palais-Royal, chez madame Prévost.

MADAME DE VITRÉ.

J'y cours.

LA ROSERAIE.

Non pas... J'ai fait le mal, c'est à moi de le réparer.

MADAME DE VITRÉ.

Permettez...

LA ROSERAIE.

J'ai mon coupé... j'y serai avant lui.

MADAME DE VITRÉ.

La Roseraie, je ne veux pas...

LA ROSERAIE.

Au fait... cette dépêche... mais qu'importe?... je reviens.

MADAME DE VITRÉ.

Mais... mon ami...

LA ROSERAIE.

Je le tiens, vous dis-je, mort ou vif! comptez sur moi. (Il sort.)

MADAME DE VITRÉ.

La Roseraie!... La Roseraie... (Seule.) Ah!

ACTE DEUXIÈME

Chez La Roseraie. — Un boudoir très-élégant. Au fond, une cheminée avec du feu : devant la cheminée, à gauche, un fauteuil et des chaises; à droite, une table devant un canapé. Sur l'avant-scène, à gauche, une causeuse, placée devant une table appliquée au mur, près d'une fenêtre. Vis-à-vis de la table, à droite, une niche en hémicycle protégée par un double rideau suspendu à des patères et meublée d'un divan demi-circulaire A gauche, au fond, porte d'entrée; à droite, porte latérale.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNETTE, debout, près de la table à gauche;
CAROLINE, assise au milieu, lui tournant le dos

CAROLINE.

Eh bien, Annette?

ANNETTE.

Quoi, madame?

CAROLINE.

Qu'est-ce que tu me conseilles, toi?

ANNETTE.

Mon Dieu! ce qui plaira le mieux à madame.

CAROLINE.

Rien ne me plaît, Annette. Mais si je reste ici, je vais périr d'ennui.

ANNETTE.

Eh bien, allez à ce bal, madame.

CAROLINE.

Mais si j'y vais, cela surprendra beaucoup M. de La Roseraie, à qui j'ai dit positivement que je n'irais pas.

ANNETTE.

Monsieur sera ravi de voir arriver madame.

CAROLINE.

Oh! ravi!... D'ailleurs, il est bien tard et je ne suis pas prête.

ANNETTE.

Madame a sa robe, et il ne lui faut que cinq minutes pour mettre cette coiffure. Voyons, madame, allez-y.

CAROLINE.

Place-la donc, cette coiffure, et dis qu'on attelle.

ANNETTE, entr'ouvrant la porte de gauche.

Attelez. (Elle prend la coiffure sur la cheminée.)

CAROLINE, à part, soupirant.

Ah! je fais là une chose bien grave. Ne va-t-il pas croire que je n'ai pu me tenir à ma bonne résolution... et que je cours après lui? Et aura-t-il tout à fait tort? (Haut, à Annette qui s'est approchée d'elle pour la coiffer.) Non, décidément, ma fille, je reste : donne contre-ordre.

ANNETTE.

Sérieusement, madame?

CAROLINE.

Sans doute.

ANNETTE, entr'ouvrant la porte de gauche.

Dételez. (Revenant et admirant la coiffure plantée sur ses doigts.) C'est dommage! cette coiffure aurait fait honneur au goût de madame.

CAROLINE.

Tu crois?... Tu peux toujours me l'essayer... nous verrons ensuite.

ANNETTE, à la porte de gauche.

Attelez. (Elle va prendre sur la table à gauche un petit miroir de main qu'elle donne à Caroline.

CAROLINE, après une pause.

Quel temps fait-il donc ce soir, Annette? Je ne sais pas... il me semble qu'il y a dans l'air quelque chose... Tu n'éprouves pas ça, toi?

ANNETTE.

Non, madame, je n'éprouve pas ça.

CAROLINE.

Quand vous avez du pain et un châle, vous autres, vous êtes heureuses, pas vrai.

ANNETTE.

A peu près, madame.

CAROLINE.

Et cependant votre destinée n'est pas gaie. Toi, par exemple, quel est ton avenir? Tu amasseras quelques centaines de francs, après quoi tu épouseras un domestique; et puis... tu mourras. (Elle lui rend le miroir.)

ANNETTE.

Je vous remercie bien, madame. (Se mirant.) J'espère que ce sera le plus tard possible. (Elle reporte le miroir à gauche.)

CAROLINE.

Ah! pour mon compte, si je forme un vœu, ma pauvre Annette... (Elle prête l'oreille.) Une voiture dans la cour? Ce n'est personne pour moi, j'espère... Vois donc.

ANNETTE, à la fenêtre.

C'est monsieur, madame.

CAROLINE, surprise.

Mon mari!

ANNETTE.

Il est avec quelqu'un... ils montent le perron... Ah! c'est M. Albert de Vitré!

CAROLINE, se levant vivement.

M. de Vitré!... Que signifie?...

ANNETTE.

Ils vont trouver madame sous les armes.

CAROLINE, agitée.

Mais peut-être, Annette, ne viennent-ils pas chez moi?...

ANNETTE, qui a entr'ouvert la porte de gauche.

Pardon, madame!... voilà monsieur qui demande à Pierre si vous êtes visible... Ils viennent.

CAROLINE, très-troublée.

Ah!... c'est bien... Va, laisse-nous, ma fille. (Annette sort à droite, laissant la porte de gauche entr'ouverte.)

SCÈNE II.

CAROLINE, seule, avec beaucoup d'agitation.

Ils viennent... c'est la vérité... Tous deux... à cette heure!... Que s'est-il donc passé?... Oh! je pressentais un malheur... le voilà! Que va-t-on me dire?... Que vais-je répondre?... Ah! je n'ai pas ma tête! (Elle reste les yeux fixés avec effroi sur la porte.)

SCÈNE III.

ALBERT, LA ROSERAIE, CAROLINE.

ALBERT, en dehors, avec animation.

Mais, La Roseraie!...

LA ROSERAIE, de même.

Je vous prie d'entrer, monsieur.

CAROLINE.

Ils se querellent!

ALBERT, entrant.

Je vous jure que je ne comprends rien... (Apercevant Caroline, il la salue profondément et s'arrête.)

LA ROSERAIE, qui le suit.

Entrez, vous dis-je. (Il ferme la porte et en ôte la clef.)

CAROLINE, à part.

Dieu!

ALBERT, à part.

Il faut qu'il ait appris... ou deviné...

LA ROSERAIE, au milieu du théâtre, croisant les bras sur sa poitrine, d'un ton sérieux.

Comprends-tu maintenant?

ALBERT, avec une émotion contenue.

En vérité, La Roseraie, c'est une conduite étrange que la vôtre!... Comment, il n'y a pas un quart d'heure, vous vous débarrassez de moi; et un instant après, vous m'arrêtez brus-

quement dans le Palais-Royal, et me priez de vous suivre, sans vous expliquer davantage!... S'il m'eût été possible de prévoir que le lieu où nous voilà fût choisi par vous...

LA ROSERAIE, qui l'a écouté avec étonnement.

Ah çà, qu'est-ce qu'il a donc? Ce jeune fou ne va-t-il pas me couper la gorge parce que je lui donne pour prison le boudoir d'une des plus charmantes femmes de Paris? (Il rit.)

ALBERT, à demi-voix, incertain.

Pour prison?

CAROLINE, de même.

Pour prison!

LA ROSERAIE, d'un ton enjoué, à sa femme.

Je vous demande mille fois pardon, ma chère enfant, de vous avoir associée, sans votre agrément préalable, à une œuvre de charité... mais il y avait urgence; nous avons besoin de vous, il s'agit de sauver une mère du désespoir. Figurez-vous... (A Albert.) Tu me permets l'explication?

ALBERT, sèchement.

Madame a droit de l'attendre.

LA ROSERAIE.

Très-bien! Vous saurez donc, ma chère amie, que M. de Vitré avait ce soir un rendez-vous... avec quelqu'un... relativement à une affaire... à une transaction...

ALBERT, à part.

La foudre t'écrase!

LA ROSERAIE.

Quoi qu'il en soit, nous avons une mère qui voit, à tort ou à raison, dans ce rendez-vous, un fait de contrebande à la fois coupable et dangereux; aussi Albert est-il gardé à vue. Par malheur, un de ses gardes, dupe d'une âme trop compatissante, se laisse toucher par la douleur du captif, et lui fait prendre sa volée par la petite porte du parc...

CAROLINE, comme malgré elle.

Vous!...

LA ROSERAIE.

Moi-même, hélas! vous m'avez reconnu à ce trait de sensibi-

lité... mais je l'ai bien payé, soyez tranquille... car il m'a fallu, pour obtenir mon pardon, me lancer comme un alguazil sur les traces de cet impétueux bachelier. Enfin, grâce au ciel, je le tiens, je vous l'amène... Bref, il est votre prisonnier.

CAROLINE.

Mon prisonnier!... mais, monsieur, je vous assure...

LA ROSERAIE.

Vous n'avez rien à craindre. Il ne peut désormais rompre sa chaîne sans blesser une belle main, et je me trompe fort si sa courtoisie ne nous répond pas de sa résignation. (Il regarde Albert, qui s'incline.)

CAROLINE.

Mais la soirée est bien avancée...

LA ROSERAIE.

Vous recevez des visites jusqu'à minuit. Enfin, c'est une heure à peine de votre chère solitude que je vous prie de nous sacrifier... Ce temps écoulé, vous pourrez sans inconvénient rendre ce jeune homme à la société... mais d'ici là, — permettez-moi d'insister sur cette partie de la tâche que je vous ai réservée, — il faut, — l'avenir d'Albert en dépend, — il faut, ce soir même, le faire rentrer en grâce auprès de votre frère; il faut effacer entre vous deux toute trace de ce dissentiment un peu puéril, — passez-moi le mot, — qui vous sépare depuis quelque temps, qui arrête tous nos projets, et qui me met, moi, dans l'embarras vis-à-vis d'une vieille amie à qui nous devons l'un et l'autre tant d'égards, de respect et de reconnaissance.

CAROLINE, avec intention.

Il est certain que je croyais avoir de bonnes raisons pour ne pas attendre ce soir la visite de M. de Vitré.

LA ROSERAIE, il lui prend la main.

Allons, ma chère enfant, voyons, voyons!

ALBERT, surpris.

Cependant, madame, j'avais cru pouvoir espérer...

CAROLINE, à La Roseraie, en lui tenant la main.

Mais, mon ami, puis-je vous demander ce qu'est devenue la bague que je vous avais mise moi-même au doigt tantôt?

ALBERT, à part.

Comment!...

LA ROSERAIE.

Ah! c'est juste, j'oubliais... Imaginez-vous, ma chère amie, que madame de Vitré est tombée en extase devant ce bijou... et qu'elle m'a demandé comme une faveur capitale de le lui prêter pour la soirée. Je n'ai pas cru devoir résister à une fantaisie si flatteuse pour votre bon goût. Vous ne m'en voulez pas?

CAROLINE.

S'il en est ainsi, non. (regardant Albert.) Il suffit qu'on sache à quoi s'en tenir.

ALBERT, à part.

Ma mère!... Je comprends!

LA ROSERAIE.

Ah çà! mais plus je vous regarde... Vous êtes magnifique!... Aviez-vous changé de visée?... et veniez-vous au bal, par hasard?

CAROLINE, avec empressement.

Oh! mon Dieu non!... Je... je m'ennuyais... et j'essayais cette toilette avec ma femme de chambre.

LA ROSERAIE.

Comment, vous vous ennuyez, ma pauvre enfant? Et moi qui suis obligé de vous quitter!...

CAROLINE.

Comment?

LA ROSERAIE, prenant son chapeau.

Il n'y a que trop longtemps que j'ai abandonné mon poste. Ma malheureuse dépêche... Je reviens bientôt. (A Albert.) Mais d'ici là, tu me donnes ta parole de rester ici prisonnier, rescousse ou non rescousse?

ALBERT.

Je vous la donne, La Roseraie, je vous la donne.

LA ROSERAIE.

Très-bien! j'y compte. (A Caroline.) Et vous, chère enfant, de l'indulgence! Pardonnez, et une bonne lettre à votre frère avant minuit. Mais, en même temps, point de faiblesse pour le captif! Souvenez-vous que je laisse sous votre garde, — c'est sa mère qui le dit, — le repos d'un ménage et l'honneur d'un galant homme.

CAROLINE.

Oui.

LA ROSERAIE, lui baisant la main.

Merci!... Adieu. (Il sort.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, ALBERT.

CAROLINE, écoutant à la porte par où vient de sortir La Roseraie.

Maintenant, vous pouvez partir.

ALBERT.

Partir!... Quoi! madame, après cette scène cruelle... après ces tortures que viens de subir sous vos yeux, n'avez-vous que ce mot à me dire : je vous chasse!

CAROLINE.

Cette scène a été cruelle, en effet, mais non pour vous seul, il me semble. Je ne vous chasse pas; je vous prie de me quitter. Vous savez maintenant que je ne vous attendais pas; et vous ne pouvez vouloir profiter du hasard... déplorable, qui vous a ouvert ma porte.

ALBERT, suppliant.

Vous ne m'attendiez pas... cela est trop vrai... quoique j'aie dû m'y tromper, vous le savez. Mais qu'ai-je donc fait? quel crime ai-je commis depuis hier? Comment, en si peu d'heures, un tel changement dans votre langage, dans vos regards... dans votre cœur?

CAROLINE, agitée et digne.

Mon cœur?... Grâce à Dieu, je n'ai jamais cessé d'en être maîtresse. Si un instant j'ai pu vous laisser croire qu'il était troublé... il ne l'est plus. J'ai eu des pensées meilleures, et plus que jamais je dois m'en féliciter, puisque maintenant, si je comprends bien tout ce qui se passe, j'aurais à rougir devant votre mère.

ALBERT.

Mon Dieu! Madame, la surveillance excessive dont ma mère m'a désolé ce soir n'est point chose nouvelle... Elle est bien loin d'avoir la signification que vous lui prêtez. Ma mère...

CAROLINE.

Peu importe, Monsieur! Ma résolution ne dépend pas de ce que madame votre mère peut connaître ou ignorer. Je vous prie de vouloir bien vous retirer.

ALBERT.

De grâce!...

CAROLINE.

Retirez-vous. (Elle va à gauche prendre son ouvrage.)

ALBERT, après un peu d'hésitation.

Madame, je suis ici prisonnier sur parole, vous le savez; mon devoir est d'y rester. (Il va déposer son chapeau sur un fauteuil, à l'extrême droite.)

CAROLINE.

C'est une plaisanterie de fort bon goût, assurément; toutefois, elle ne vous sera pas très-profitable. (Elle recueille à la hâte quelques chiffons, et remonte à la cheminée. — Debout à la cheminée) Vous voudrez bien vous rappeler que si je suis condamnée à votre présence, je ne le suis pas à votre conversation.

ALBERT, en enfant gâté, mais toujours avec une extrême politesse.

Qu'à cela ne tienne, Madame! Je suis muet. Dès que je ne manque pas à ma parole, dès que je ne romps point mon ban, il suffit. — Où dois-je me mettre, Madame?

CAROLINE.

Où vous voudrez.

ALBERT, allant gravement s'asseoir sur la causeuse, à gauche.

Je m'installerai ici, en ce cas, dans cette Sibérie. A quelle occupation vous plaît-il, Madame, que j'emploie mon temps de captivité?

CAROLINE.

Prenez un livre... un journal... si cela vous convient. (Elle s'assied à droite sur le canapé, et travaille.)

ALBERT.

Fort bien! (Après avoir essayé de lire le journal, il le jette tout à coup avec dépit, puis s'avançant vers Caroline.) Adieu, Madame!... Vous me faites trop sentir que ma présence vous fatigue. Je pars avec la consolation de n'avoir pas porté la plus légère atteinte à la sérénité

de votre heureuse indifférence. Si des larmes troublent ma vie, du moins elles ne tomberont pas de vos yeux... Adieu! (Il va chercher son chapeau, qu'il a posé à droite.)

CAROLINE.

Il est vrai... je suis heureuse!

ALBERT, se rapprochant et baissant la voix.

Si vous ne l'étiez pas, en effet, pourquoi refuser l'appui d'une main dévouée et soumise? Par quel scrupule inexplicable rejeter aujourd'hui une consolation qui semblait hier encore vous charmer? — la consolation d'une amitié si respectueuse, vous ne l'ignorez pas, que le plus sévère sentiment du devoir ne saurait s'en offenser.

CAROLINE, avec une dignité émue.

Cette amitié, entre nous, n'est pas possible. Ce sont là de vaines paroles dont une concsience sincère ne peut se payer longtemps. Ces prétendues amitiés, qu'une femme accepte à côté de son devoir, ne sont que les déguisements hypocrites de la trahison. Ce masque est trop pesant pour mon visage... je l'ai senti ce soir mieux que jamais. Vous-même, pourquoi... il n'y a qu'un instant devant mon mari, vous ai-je vu si malheureux, si troublé, si confus? (Mouvement d'Albert.) Oh, ne vous en défendez pas! je vous en ai su gré... Pourquoi, si vous étiez sûr de n'apporter ici que des sentiments dont personne n'eût à se plaindre ou à rougir?...

ALBERT, avec amertume.

Que puis-je vous dire, Madame?... J'admire et j'envie le calme avec lequel vous pouvez, en un tel moment, peser et débattre vos scrupules. Vous m'excuserez si je n'ai pas tout le sang-froid qu'il me faudrait pour discuter cette thèse avec vous?... Tout ce que je sais, tout ce que je sens, c'est que je vous quitte, c'est que je vous perds... c'est que je vous aimais!

CAROLINE, se levant sur place.

Monsieur!...

ALBERT, avec une ardeur contenue.

Je vous aimais! Peu importe le nom que mérite ce sentiment! Je vous aimais avec tout l'abandon, tout le dévouement, toute la pureté de mon cœur... J'aimais... sans rien espérer, sans rien demander de plus... votre présence, votre regard, l'air qui vous

entoure!... Toutes les douces visions... tous les songes de ma jeunesse s'étaient posés sur votre jeune front... et je les y adorais avec une pieuse tendresse. Votre pensée me possédait tout entier; elle éclairait, elle enchantait tous les instants de ma vie! Elle me faisait vivre! Voilà ce que je sais... voilà ce que je perds! voilà le cœur qui vous aimait... et que vous brisez!

CAROLINE, avec trouble.

Albert! (Elle va pour rentrer dans sa chambre.)

ALBERT, d'une voix ardente et sombre.

Non, de grâce, ne me chassez pas! pas ainsi du moins... pas avec cette dureté impérieuse. Ne me chassez pas, je vous en supplie, sous le coup de ce désespoir imprévu, de ce trouble profond qui m'ôte ma raison, et qui ne me laisse maître, je le sens, ni de ma volonté, ni de ma main, ni de ma vie!

CAROLINE, avec effroi.

Grand Dieu! (D'une voix suppliante.) Mon ami! (Comme Albert saisit la main qu'elle lui abandonne, un domestique paraît à gauche.

LE DOMESTIQUE, annonçant de la porte.

Madame de Vitré.

ALBERT.

Ma mère!

CAROLINE.

Partez!... Non, il n'est plus temps... Ici!... (Elle lui montre l'hémicycle; Albert s'y précipite après avoir pris son chapeau, et abaisse sur lui un des rideaux.

SCÈNE V.

MADAME DE VITRÉ, CAROLINE. Caroline s'est laissée tomber sur le canapé, tout interdite. Madame de Vitré entre radieuse et souriante, emplissant la porte de ses falbalas.

MADAME DE VITRÉ.

Bonjour, ma belle mignonne!

CAROLINE.

Ah! quelle bonne fortune, chère madame!

MADAME DE VITRÉ.

Merci!... (Elle a parcouru le boudoir du regard : ses yeux s'arrêtent sur l'hémi-

cycle dont les rideaux sont encore agités. A part.) Il est là! (Haut, souriant.) Je viens voir si vous êtes morte tout de bon, moi! (Elle remonte à la cheminée.)

CAROLINE, se levant et allant à madame de Vitré.

Et vous quittez le bal pour une pauvre recluse? vraiment, vous êtes trop aimable. Et à propos, mon frère a-t-il bien fait les choses? Est-il joli, son bal?

MADAME DE VITRÉ, toujours les yeux sur l'hémicycle.

Très-joli, très-bien! Oh! un très-grand ministre, votre frère! Mais pourquoi n'êtes-vous pas venue? qu'est-ce que cela signifie?

CAROLINE.

Mon Dieu! j'ai eu l'intention d'y aller, comme vous voyez, mais je ne puis plus me décider à sortir; et puis, véritablement, je ne sais plus même comment on se met... j'ai peur d'être ridicule. Comment porte-t-on les robes cette année? Vous allez me dire cela, vous, chère madame, qui êtes toujours si bien mise.

MADAME DE VITRÉ.

C'est pour ne pas faire peur, mon enfant. — Comment on porte les robes?... Mais on en porte le moins possible... C'est effrayant!...

CAROLINE.

Asseyez-vous donc, je vous en prie.

MADAME DE VITRÉ, toujours de belle humeur.

Non, pas avant de vous avoir demandé... et d'avoir obtenu quelque chose... une faveur considérable... car je viens ici en suppliante. Vous vous en doutez bien un peu, n'est-ce pas?

CAROLINE, incertaine.

Mais...

MADAME DE VITRÉ, regardant autour d'elle avec affectation.

Savez-vous que je n'avais pas encore vu votre nouveau boudoir? c'est une installation charmante! Quest-ce que c'est que ce petit réduit matelassé, là-bas? une tourelle moyen âge, une niche Pompadour, hé?...(Elle fait un pas vers l'hémicycle.)

CAROLINE, se mettant devant elle vivement.

Oui... Oh! c'est très-simple!... Mais vous aviez quelque chose à me demander, disiez-vous?

MADAME DE VITRÉ, avec grâce, la prenant par les mains et la faisant asseoir sur le canapé.

S'il vous plaît, mon enfant : vous n'allez pas me refuser, n'est-ce pas?

CAROLINE.

Non, certainement; mais encore...

MADAME DE VITRÉ, avec intention, riant.

D'abord, vous ne le pouvez pas... (Elle la regarde et poursuit naturellement.) Non... vrai... il est impossible que votre bon petit cœur refuse de compatir à mes chagrins, qui, pour le moment, sont d'une gravité et d'une complication singulières. (Elle est en face de Caroline, s'appuie sur le dos d'une chaise, et continue, en devenant de plus en plus sérieuse, et adressant du regard sa semonce à l'hémicycle.) Mon malheureux fils... toujours mon fils!... Mon malheureux fils s'est avisé récemment de tomber... ou plutôt de se croire amoureux... car vous savez qu'à son âge ils ont tous le cœur flamboyant comme une torche; c'est de l'amour... si on veut... n'importe! Jusque là le malheur est petit, me direz-vous... j'y consens... Mais voici où l'aventure devient cruelle... la personne qu'il aime, soi-disant...

CAROLINE, tremblante.

Mon Dieu! si vous vouliez me dire tout de suite ce que vous désirez de moi, je...

MADAME DE VITRÉ.

Oh! laissez-moi soulager mon cœur, je vous en prie. Donc la personne qu'il aime, soi-disant, est mariée, et le mari est de nos amis particuliers! Que cette circonstance n'ait pas arrêté mon fils dès le début, en intéressant sa délicatesse, j'en suis déjà sensiblement affligée!... Mais enfin, il a vingt ans... c'est un brevet d'étourderie. Il n'a pas prévu, j'aime à m'en flatter, les suites inévitables d'une double relation de ce genre. C'est à moi de les prévoir pour lui... c'est à moi de lui dire (Très-grave.) que le rôle d'ami du mari et d'amant de la femme n'est plaisant qu'au théâtre; et que, hors de là, il n'est qu'un composé fort sérieux de rougeurs secrètes et de publiques bassesses : appeler du nom d'ami celui qu'on outrage mortellement; usurper de plus en plus, à force de vils artifices, une confiance chaque jour moins méritée, et chaque jour plus nécessaire; sourire sans cesse au visage qu'on

marque de ridicule, et serrer avec effusion la main qu'on déshonore... ce sont là les obligations fatales d'un tel rôle... et c'est là, dis-je, une situation honteuse qu'un homme ne saurait traverser, même une fois en sa vie, sans y laisser pour toujours quelque chose de sa pudeur d'âme et de son honneur ! (Elle s'arrête, puis reprend.) Est-ce vrai, Caroline, ne le croyez-vous pas?

CAROLINE, accablée et suppliante.

Oui... sans doute... Mais que puis-je faire, de grâce?

MADAME DE VITRÉ, avec plus de douceur, mais toujours avec force.

Vous pouvez, mon enfant, épargner à mon fils ces indignes misères, et vous pouvez, en même temps, sauver celle qui court avec lui vers des abîmes encore plus profonds. Il en est temps encore... j'espère... (Caroline se lève vivement.) j'en suis sûre ! Elle aussi, je l'aime... et je veux l'aimer toujours. Je la connais... c'est une tête jeune et troublée ; mais un cœur sain et généreux. Elle est troublée parce qu'elle a trop rêvé, et trop peu vécu ; parce que la fête du mariage ne lui a pas tenu peut-être tout ce que son imagination de quinze ans s'en était promis (Caroline se rassied.) ; et pour échapper à cette vague et commune tristesse, elle s'endort dans un songe dont le réveil lui apprendra bientôt quelles sont les vraies douleurs et les tristesses mortelles... car c'est une âme délicate et fière. Aucun malheur ne la ferait plier ; mais l'ombre même de la honte l'accable déjà, et le remords la briserait ! (Elle la regarde avec une douce émotion et poursuit.) Aussi nous la sauverons, nous les sauverons tous deux, n'est-ce pas? Oh ! je sais qu'elle va me maudire... mais l'heure de la justice viendra pour moi. (Avec dignité.) Un jour surtout... un jour, quand elle se sentira heureuse, paisible et honorée, sous des cheveux blancs comme les miens, elle bénira la main qui l'aura soutenue et relevée malgré elle... elle bénira du fond de l'âme la vieille amie... qui alors ne sera plus !

CAROLINE, se levant.

Je suis toute prête !... Que demandez-vous?

MADAME DE VITRÉ, avec une gaieté affectueuse.

Je vous demande, mon enfant, je vous supplie d'écrire deux mots au ministre, et de faire en sorte que mon démon s'envole le plus tôt et le plus loin possible.

CAROLINE.

Je vais écrire... (Elle jette un regard furtif vers l'hémicycle, et le ramène avec embarras sur madame de Vitré.) Mais...

MADAME DE VITRÉ.

Quoi donc? Ah! je comprends! vous êtes comme moi, n'est-ce pas? vous ne pouvez pas écrire quand on vous regarde. Eh bien, tenez, je vais m'asseoir tout là-bas, sur votre causeuse... Je tournerai la tête... vous serez parfaitement libre. (Elle va s'asseoir sur la causeuse à gauche et prend un journal.) Du drainage! ah! charmant! (Elle paraît s'absorber dans sa lecture, mais ne perd rien de ce qui se passe derrière elle. Caroline va droit à l'hémicycle, d'où Albert sort au même instant. Elle lui montre la porte avec dignité et recule près de madame de Vitré. Albert, l'implorant du regard, se dirige lentement par le fond, vers la porte de gauche, et sort après avoir fait, de la main, un geste de violent désespoir. Caroline lève les yeux au ciel; puis, allant s'asseoir à la table du milieu, elle se prépare à écrire. Madame de Vitré, dès qu'Albert est sorti, se lève et va vers Caroline.) Ouf!

CAROLINE.

Pardon... je n'ai pas fini.

MADAME DE VITRÉ, s'avançant.

Je sais bien... mais le plus difficile est fait... (Elle la regarde un moment, et finit par lui tendre les bras. Caroline s'y précipite en pleurant.) Ce n'est pas tout à fait la même chose... mais ça vaut mieux, allez, ma pauvre petite. Voyons... (Maternellement.) voyons, ne tremblez pas... ne pleurez pas... c'est fini!

CAROLINE, en enfant.

Vous allez me mépriser!

MADAME DE VITRÉ.

Vous mépriser?... Ah! grand Dieu! ce n'est pas le moment... je vous vénère, au contraire... Voyons, ma chatte blanche, écrivons, vite, vite... battons le fer... (Elle la fait asseoir sur une chaise à gauche de la table du milieu.)

CAROLINE, reprenant la plume.

Vous êtes si sévère... et vous en avez le droit!

MADAME DE VITRÉ, posée devant la cheminée.

Moi, sévère? quelle erreur, ma mignonne! Il n'y a rien de tel que d'avoir été honnête femme toute sa vie pour savoir ce qu'il en coûte!

CAROLINE écrit quelques lignes et dresse tout à coup la tête, en prêtant l'oreille.

N'avez-vous rien entendu?

MADAME DE VITRÉ.

Un coup de fouet dans la rue, je crois. (Elle va s'asseoir sur le canapé à droite.)

CAROLINE, écrivant.

Ah! si j'avais été seulement un peu aimée dans ma maison, rien de pareil ne serait jamais arrivé! Vous avez toujours été heureuse... et aimée comme vous le méritiez, vous, j'en suis sûre.

MADAME DE VITRÉ.

Heu!... vous vous avancez beaucoup! Certainement le souvenir de M. de Vitré m'est bien cher, mais... (A Caroline qui écoute toujours.) Qu'avez-vous donc?

CAROLINE.

Rien. (Elle plie sa lettre, puis va à la cheminée tirer un cordon de sonnnette.)

MADAME DE VITRÉ.

M. de Vitré, ma chère petite, était un militaire fort instruit.

CAROLINE.

Votre mari?

MADAME DE VITRÉ.

Il passait ses journées, soit au Musée d'artillerie, soit au Polygone de Vincennes...

CAROLINE, au domestique qui est entré.

Cette lettre au ministre, le plus vite possible... Que Pierre prenne la voiture. (Le domestique sort; Caroline va à la fenêtre.)

MADAME DE VITRÉ.

Combinant et essayant tour à tour les machines philantropiques que l'on invente dans ces endroits-là... La nuit, il y rêvait, de façon que... (Voyant Caroline arrêtée et attentive près de la fenêtre.) Ah çà! définitivement, qu'est-ce que vous écoutez? qu'est-ce qui vous inquiète?

CAROLINE.

Pardon... c'est une folie, sans doute... mais il m'a dit de terribles paroles... que je ne puis oublier...

MADAME DE VITRÉ.

De terribles paroles! Quoi donc?

CAROLINE.

Qu'il ne pourrait survivre à un adieu... que dans son désespoir...

MADAME DE VITRÉ.

Ah! que vous êtes donc enfant! Vous croyez que les hommes se tuent à tout bout de champ, comme cela? Il est peut-être au Café de Paris, ou à la Maison-d'Or.

CAROLINE.

Vous croyez?

MADAME DE VITRÉ.

Les jeunes gens, ma chère petite, saisissent la première occasion venue de dramatiser leur innocente existence et d'appliquer sur le vif les phrases qu'ils ont lues dans les romans. Ils s'en estiment plus haut, et ne s'en portent pas plus mal... C'est tout bénéfice.

CAROLINE.

Sans doute... Mais que voulez-vous? Je ne puis dominer cette impression... je crois toujours entendre des bruits d'arme à feu...

MADAME DE VITRÉ, inquiète.

Comment des bruits d'arme à feu?...

CAROLINE.

Cependant, puisque vous êtes si rassurée...

MADAME DE VITRÉ, se levant.

Rassurée... rassurée... certainement, je le suis... car c'est absurde... Mais enfin qu'est-ce qu'il vous a donc dit, au juste, ce fou?

CAROLINE.

Mon Dieu!... que sa raison succomberait... qu'il ne serait plus maître de sa volonté... ni de sa vie...

MADAME DE VITRÉ, se troublant de plus en plus.

Quel écervelé!... Assurément... c'est une idée absurde... Mais enfin il suffit que cela soit possible, à la rigueur...

CAROLINE.

C'est ce que je me dis... il suffit que cela soit possible...

MADAME DE VITRÉ, avec agitation.

Ah! le misérable enfant!

CAROLINE.

Vous voyez bien que vous vous inquiétez aussi!

MADAME DE VITRÉ.

Je m'inquiète... je m'inquiète... certainement... Où voulez-vous que je le prenne maintenant? Et pourtant je ne peux pas rester dans cet état d'esprit-là... c'est impossible! Où est-il parti? vous ne savez pas?

CAROLINE.

Du tout.

MADAME DE VITRÉ.

Et qu'est-ce qu'il vous a dit en partant?

CAROLINE.

En partant... rien. Seulement il a fait un mouvement qui m'a effrayée.

MADAME DE VITRÉ.

Comment? quel mouvement? Quoi?... Ah! mon Dieu! mon Dieu! Mais parlez donc, ma chère petite. Vous me faites tourner la tête, je vous assure.

CAROLINE, prêtant l'oreille.

Écoutez!... quelqu'un vient.

MADAME DE VITRÉ, lui saisissant le bras, très-inquiète.

Oui... on vient... ah! que va-t-on nous apprendre? (Elles attendent toutes deux avec anxiété : Favières entre.)

SCÈNE VI.

FAVIÈRES, sombre, MADAME DE VITRÉ, CAROLINE.

MADAME DE VITRÉ.

Ah! c'est vous, Favières?

FAVIÈRES, bourru.

Oui, c'est moi. Et vous, vous voilà ici, bien tranquille? Vous ne savez guère ce que fait votre bon sujet de fils pendant ce temps-là?

MADAME DE VITRÉ, avec angoisse.

Mon fils!... mon fils! que fait-il? où est-il? De grâce, mon ami! où est-il?

FAVIÈRES.

A deux pas d'ici, parbleu! à l'opéra, dans les coulisses. (Il va s'asseoir à droite de la cheminée.)

MADAME DE VITRÉ, avec un éclat de joie.

Ah! le ciel en soit loué! C'est-à-dire, ne mêlons pas le ciel à ces-choses-là... (A part, regardant du coin de l'œil Caroline qui s'est laissée tomber sur un fauteuil au fond à droite où elle travaille.) Elle aimerait mieux qu'il se fût brûlé la cervelle! (Haut.) Je suis bien contente de ce que vous me dites, mon bon Favières, allez!

FAVIÈRES.

Comment! vous êtes contente que votre fils soit avec les demoiselles de l'Opéra? Eh bien! vous n'êtes pas difficile à contenter.

MADAME DE VITRÉ, riant.

Voilà comme je suis, moi!

FAVIÈRES.

Eh bien! c'est gentil... c'est moral!

MADAME DE VITRÉ.

Ah! c'est ça... parlez-nous de morale, vous, je vous en prie! (Caroline prend son ouvrage d'un air de résolution, et travaille en silence.) Mais à propos, Favières, comment se fait-il que vous ne soyez pas encore couché? Car, Dieu merci! vous ne m'avez pas dissimulé vos projets intimes, au moment où vous quittiez la chancellerie.

FAVIÈRES.

Sans doute, c'était bien mon intention..... mais le grand air m'avait réveillé... une fantaisie m'a pris : j'ai traversé la rue et fait un tour dans les coulisses...

MADAME DE VITRÉ.

Ah! ah! Caton... l'ancien!

FAVIÈRES.

Oh! mon Dieu! sans aucune prétention. Et cependant... (Son visage s'éclaircit.) Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire que je n'ai pas été mal accueilli. Ces dames...

CAROLINE.

Mon oncle!...

FAVIÈRES.

Pourquoi mentir, ma chère enfant! Le fait est que je suis devenu aussitôt le point central du gracieux troupeau... j'étais assailli par les propos les plus vifs... Monsieur le comte par ci... Monsieur le comte par là... que vous êtes rare! ingrat! volage! et cœtera... (Il se rembrunit.) Quand tout à coup le bel Albert nous arrive comme un papillon déchaîné, et... Il m'agace diablement, votre gamin! je le trouve partout sur mon chemin; et ma foi, il n'y en a plus que pour lui. Si ce n'était vous, décidément je le prendrais en grippe.

MADAME DE VITRÉ.

Quelle folie! mais aidez-moi à le faire nommer... mon gamin; vous en serez débarrassé.

FAVIÈRES.

Mais, Dieu merci! j'espère bien que c'est chose faite à l'heure qu'il est.

MADAME DE VITRÉ.

Comment?

FAVIÈRES.

Figurez-vous que le jeune homme sortait du cabinet de la direction, tenant à la main une lettre qu'il venait apparemment de rédiger. Or, quand un jeune homme prend la plume à minuit, ce n'est pas généralement pour écrire à sa famille..... Pour mon compte du moins... Bref, il traverse le foyer au pas de course... on me quitte pour courir après lui; mais bah! aussitôt envolé qu'apparu!... Je sors moi-même presque en même temps..... Qu'est-ce que j'aperçois en rentrant ici? Albert en grande conversation avec Annette à qui il remettait sa lettre...

CAROLINE, à part.

Ciel!

MADAME DE VITRÉ, se contenant.

Ah!

FAVIÈRES, se levant.

Parbleu! mon drôle, me suis-je écrié, je t'y prends! quelle affaire as-tu donc avec cette petite? — Aucune, me dit-il... —

Et cette lettre?... — Eh bien! oui, répond-il, elle est pour La Roseraie. — Il m'entraîne alors un peu à l'écart et me conte que décidément il cède à vos instances, et écrit à La Roseraie pour solliciter vivement cette place d'attaché qui comble vos vœux. Après quoi, il me quitte, en saluant Annette d'une tape sur la joue. — Elle est éveillée tout à fait, je vous dirai, votre soubrette... (Il retourne à la cheminée, mouvement de Caroline.)

MADAME DE VITRÉ.

Et... la lettre?

FAVIÈRES.

Eh bien! si je ne métais pas trouvé là, Annette allait tout uniment la déposer sur le bureau de mon neveu... et pendant ce temps-là, on allait signer là-bas l'ordonnance relative à l'ambassade.

MADAME DE VITRÉ.

Mais enfin?

FAVIÈRES.

Enfin j'ai tout réparé...

MADAME DE VITRÉ.

Comment?

FAVIÈRES.

J'ai envoyé promptement Felix au ministère dans mon coupé... de sorte qu'à l'heure qu'il est La Roseraie a déjà entre les mains la lettre d'Albert... et, ainsi, vous pouvez être parfaitement tranquille.

CAROLINE.

Ah! Dieu!

MADAME DE VITRÉ, à part.

Tranquille!

FAVIÈRES.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Pourquoi cet air consterné? Qu'avez-vous?

MADAME DE VITRÉ.

Rien... seulement... je réfléchis... je me demande...

FAVIÈRES.

Est-ce que j'ai fait une école?

MADAME DE VITRÉ.

Non.. assurément... je vous suis obligée... mais...

FAVIÈRES.

Mais.. je ne comprends pas... quoi? qu'y a-t-il enfin?

MADAME DE VITRÉ.

Quoi! quoi! qu'y a-t-il?... Il y a que ce billet... seul... ne suffit pas... ne signifie rien... qu'il eût fallu que Caroline y ajoutât un mot... que j'aurais voulu le porter moi-même... le recommander... l'appuyer... le..... Il y a que vous êtes insupportable! allez vous coucher!

FAVIÈRES.

Madame, le mot est vif.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien! je le retire... Mais allez vous coucher tout de même... mon ami, je vous en prie.

FAVIÈRES.

Madame, je vous obéis... jamais je n'ai su résister aux ordres d'une femme, bien que j'en aie reçu souvent de plus agréables. J'obéis! (Il les salue, en les observant d'un œil curieux, et sort.)

SCÈNE VII.

MADAME DE VITRÉ, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah! chère madame, qu'allons-nous devenir? Ce billet entre les mains de mon mari... quelle affreuse pensée! Il me croira plus coupable que je ne suis... Il ne me pardonnera jamais, jamais!... Je suis perdue... je suis perdue! Et puis, ils vont se battre... tous deux... Ah! mon Dieu!

MADAME DE VITRÉ.

Voyons, ma chère petite, cela est très-grave, sans doute... mais on revient de loin... Ne perdons pas la tête, voilà l'important. (Elle réfléchit.)

CAROLINE.

Hélas! il va me chasser de chez lui... Et puis ils se battront!

MADAME DE VITRÉ.

De grâce, mon enfant!... (A elle-même.) Voyons, je crois que le plus prudent serait d'aller au devant de l'orage.

CAROLINE.

Oh! ne m'abandonnez pas, je vous en supplie.

MADAME DE VITRÉ, impatiente.

Mais je ne vous abandonne pas, mon enfant... Mon Dieu, Seigneur, laissez-moi une minute de calme! Ah! vous aurez grande raison de marcher droit dans la vie, ma chère petite, allez! car vous n'êtes guère faite pour les aventures de chemins de traverse.

CAROLINE.

Pardon! mais vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans ma pauvre tête!...

MADAME DE VITRÉ.

Et dans la mienne, donc! Il y va peut-être de la vie de mon enfant! Mais précisément à cause de cela, j'ai besoin de toute ma raison, et je la retiens à deux mains... (A elle-même.) Si je savais seulement... (Prenant un parti tout à coup.) Je vais à la chancellerie.

CAROLINE.

A la chancellerie?

MADAME DE VITRÉ, prenant sa pelisse.

Oui... celui qui attaque a toujours un avantage, et de plus... (Elle s'interrompt au bruit d'une voiture.)

CAROLINE.

Il est trop tard... c'est lui! (Elle chancelle.)

MADAME DE VITRÉ, qui s'est approchée de la fenêtre, se retournant froidement.

C'est lui, en effet.

CAROLINE.

Ah! je voudrais être morte!

MADAME DE VITRÉ, d'une voix brève.

Mon enfant, il faut vous retirer... Passez dans votre chambre... je vais le recevoir. Allez, ma fille... du courage!... (Elle la conduit jusqu'à la porte, et l'embrasse. — Caroline sort tout éperdue.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE VITRÉ, seule, très-agitée.

Il m'a paru bien pâle... Il a lu le billet! Mais que sait-il? qu'ignore-t-il encore? Ce billet ne pouvait être qu'horriblement compromettant, c'est assez clair! Pour ne pas s'en venger, il faudrait qu'il n'eût ni l'orgueil, ni même le cœur d'un homme!... Je l'entends!... Mon Dieu! c'est un moment solennel! Allons, du courage, moi-même! (Elle compose son visage.)

SCÈNE IX.

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ.

La Roseraie est très-pâle; il a les traits bouleversés; sa parole est brève, émue, distraite. Il donne en entrant son paletot à un domestique.)

MADAME DE VITRÉ, simplement.

Ah! vous voilà, mon ami!

LA ROSERAIE, promenant un regard rapide autour du boudoir.

Oui... comment vous trouvez-vous ici, vous?... Au reste, je suis bien aise de vous voir... Votre fils est nommé... et, par exception, il est attaché payé dès le début. (Tout cela est dit très-sèchement.

MADAME DE VITRÉ.

Ah! mon ami, je suis au ciel! Je vous remercie à mains jointes! Timidement.) Vous... ne l'avez pas vu, Albert? Je vous l'ai envoyé.

LA ROSERAIE, agité, se promenant.

Je ne l'ai pas vu... Nous nous serons croisés... Où est donc ma femme?

MADAME DE VITRÉ.

Elle est là... dans sa chambre... à me chercher un dessin de broderie. Elle va revenir.

LA ROSERAIE.

Je crois que vous feriez bien, si cela ne vous gêne pas trop, de passer en vous en retournant au boulevard des Capucines, et de remercier le ministre... Le bal dure encore.

MADAME DE VITRÉ, le regardant attentivement.

Est-ce que vous êtes souffrant, vous?

LA ROSERAIÉ.

Non... un peu fatigué seulement. Où est donc ma femme?

MADAME DE VITRÈ.

Je viens de vous le dire.

LA ROSERAIE.

C'est juste... elle change de toilette, m'avez-vous dit. Vous trouverez probablement le ministre dans le petit salon bleu.

MADAME DE VITRÉ.

Au çà! mon ami, que vous est-il arrivé?... Qu'est-ce que vous avez sur l'esprit?

LA ROSERAIE.

Rien.

MADAME DE VITRÉ.

Je vous en prie!

LA ROSERAIE, la regardant.

Vous tenez à le savoir?

MADAME DE VITRÉ.

Sans doute. Vous avez positivement l'air d'un homme qui médite un crime!

LA ROSERAIE, souriant froidement.

Un crime! (il lui montre le billet; et, fixant son regard sur elle, il lui dit d'une voix sombre et émue.) Connaissez-vous cette écriture?

MADAME DE VITRÉ, dominant avec peine ses angoisses.

Cette écriture?... Non. Qu'est-ce donc?

LA ROSERAIE, montrant la lettre.

Lisez!...

MADAME DE VITRÉ, lisant.

« Caroline... »

LA ROSERAIE, entre ses dents.

Caroline!...

MADAME DE VITRÉ.

« Par grâce, par pitié, cette soirée, elle était à moi!... Je l'a-
« vais conquise par mon amour, par mes larmes... Votre cœur ne

« peut se faire complice des hasards funestes qui me l'ont en-
« levée... Vous daignerez me la rendre. Je pourrai encore une
« fois recueillir à genoux vos pleurs adorés. Demain... demain...
« de grâce! » — Il y a là... quelque méprise... assurément.

LA ROSERAIE, souriant et reprenant la lettre.

Oui... assurément. (La regardant.) Et vous ne connaissez pas cette écriture?

MADAME DE VITRÉ.

Non. (Elle le regarde dans les yeux.) Et vous?

LA ROSERAIE, avec éclat.

Si je la connaissais, serais-je ici?

MADAME DE VITRÉ, chancelante et respirant longuement.

Ah!

LA ROSERAIE.

Mais je la connaîtrai! car cette écriture, évidemment déguisée, ne m'est pas étrangère... Je la connaîtrai; et, cette tache à mon nom, sera lavée, comme elle doit l'être, je vous l'atteste! (Il passe à droite.)

MADAME DE VITRÉ.

Mon ami, un peu de sang-froid, je vous en conjure. Ceci est trop surprenant, trop étrange... Avant de rien faire d'irréparable, raisonnons, examinons. D'abord, d'où vient ce billet? comment est-il tombé entre vos mains?

LA ROSERAIE.

Quelque méprise, comme vous disiez... Un huissier du ministère me l'a remis, il y a dix minutes, parmi d'autres lettres. J'ai déjà essayé, chemin faisant, de rassembler mes idées, d'arrêter mes soupçons; mais je suis troublé, je vous l'avoue, je le suis profondément. D'ailleurs, je suis si étranger à ce qui se passe dans le monde... Mais, vous, vous pouvez m'éclairer...

MADAME DE VITRÉ.

Mon ami!

LA ROSERAIE.

Vous le devez!... Je vous en prie!... Vous avez lu ce billet: eh bien, ils avaient un rendez-vous pour ce soir. Ce hasard funeste dont parle le billet et qui a empêché leur réunion, ce ne peut être que mon arrivée imprévue ici, avec votre fils... Je l'ai trouvée justement tout interdite, toute bouleversée; mais j'étais si loin

de... et puis elle était habillée comme pour une fête... Elle s'était parée pour son amant!

MADAME DE VITRÉ.

Son amant!... La Roseraie, il n'est pas digne de vous d'exalter votre colère par des phrases... Je ne vois pas ici d'amant, quant à moi... Ce billet est d'un amoureux, tout au plus.

LA ROSERAIE.

La femme qui s'expose à recevoir un billet comme celui-ci, est une femme coupable. Pour vous comme pour moi, pour toute âme délicate, ces fautes n'ont point de degrés : dès que le cœur a trahi, la trahison est accomplie, l'abîme est creusé... tout est dit!

MADAME DE VITRÉ, s'échauffant.

Cela est bon!... Mais, avant tout, il faudrait croire à ce billet; et, quant à moi, tout bien réfléchi, je n'y crois pas.

LA ROSERAIE.

Comment! vous n'y croyez pas?

MADAME DE VITRÉ.

Non, je n'y crois pas.

LA ROSERAIE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE VITRÉ.

Cela veut dire que ce billet anonyme, qui vous arrive par je ne sais quelle voie ténébreuse, ressemble fort à une calomnie, a une vengeance, à une odieuse mystification. Jamais, non, jamais sur une preuve aussi suspecte, je ne croirai à une chose aussi parfaitement invraisemblable que le serait, à mes yeux, une trahison de Caroline.

LA ROSERAIE.

Invraisemblable! Ne me disiez-vous pas vous-même, tantôt, que vous ne me répondiez plus de sa vertu?

MADAME DE VITRÉ.

Moi! j'ai dit cela?

LA ROSERAIE.

Vous me l'avez dit.

MADAME DE VITRÉ.

Pas du tout!

LA ROSERAIE.

En propres termes..

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, je plaisantais !

LA ROSERAIE.

Non, vous ne plaisantiez pas ! Supposez à une femme toutes les vertus et tous les principes qu'il vous plaira... Si cette femme ne trouve pas chez elle, dans sa maison, les distractions, les émotions, les intérêts dont sa vie et son cœur peuvent avoir besoin, elle ira les demander tôt ou tard à l'infidélité ! Puisque vous cherchez le vraisemblable, le voilà.

MADAME DE VITRÉ, qui l'a écouté en souriant du coin de l'œil.

Laissez donc ! Est-ce que votre femme a jamais pu s'ennuyer à ce point-là ? Mon Dieu, vous étiez très-occupé sans doute, vous n'étiez pas toujours à ses côtés...

LA ROSERAIE.

Toujours !... Je n'y étais jamais.

MADAME DE VITRÉ.

Bah ! ne vous calomniez donc pas ! Vous n'étiez pas sans passer quelques soirées auprès d'elle ?

LA ROSERAIE, avec impatience.

Aucune !

MADAME DE VITRÉ.

Sans la mener quelquefois au bal, au spectacle ?

LA ROSERAIE.

Jamais ! jamais ! j'étais toujours absent ; elle était toujours seule. Vous savez aussi bien que moi que la solitude, l'ennui, les prétextes enfin, ne lui ont pas manqué, et vous ne fermerez pas mes yeux à l'évidence.

MADAME DE VITRÉ.

Eh bien, soit ! Vous négligiez incroyablement cette enfant ! vous lui fournissiez toutes les raisons et toutes les occasions qui peuvent expliquer et au besoin justifier l'infidélité d'une femme !

LA ROSERAIE.

Mais permettez !...

MADAME DE VITRÉ.

Vous me le dites, — je suis bien forcée de vous croire ! mais rassurez-vous : une femme comme la vôtre n'est pas à la merci de ces tentations vulgaires ! Un cœur fait comme le sien, entendez-vous, pardonne tout à qui l'aime..... Joyeux ou triste, il

ne trahit jamais, tant qu'il se sent aimé..... et vous l'aimiez!

LA ROSERAIE.

Je l'aimais! je l'aimais!... Eh! qu'importe, si tout l'en faisait douter! si mon absence continuelle, si la distraction de mon langage, la préoccupation sans trève de mon esprit, lui disaient à toute heure qu'elle n'était pas aimée!..... que sa grâce, son charme, sa bonté, trouvaient en moi seul au monde un juge indifférent, glacé, sans yeux et sans âme! Entre cette foule insouciante et banale qui lui prodiguait ses adorations, et ce cœur plus sincère qu'elle remplissait peut-être de bonheur et de fierté... mais qui se taisait enfin... cette enfant s'est troublée... elle a douté!... Oui, cela devait être... je le reconnais.

MADAME DE VITRÉ.

Vous le reconnaissez?

LA ROSERAIE.

Je le reconnais! Ne me parlez pas de mes torts... cela serait inutile et cruel. Votre voix n'ajouterait rien à la lumière qui m'accable. (Il s'assied sur le canapé à droite.) Aussi, ne craignez rien pour elle! Si nous devons être séparés, — et nous devons l'être à jamais, — ce sera de ma part sans colère, sans reproche... je lui pardonne.

MADAME DE VITRÉ.

Mon ami!...

LA ROSERAIE, amèrement et avec force.

Mais il est un autre coupable... que rien n'excuse... l'auteur de ce billet... Et celui-là, je le connaîtrai... je lui ferai expier, si je puis, tout ce qu'il me fait souffrir! (Il passe à gauche.)

MADAME DE VITRÉ, souriant et changeant de ton.

Vraiment?... Eh bien, mon ami, soit!... vous pouvez, sans aller bien loin, vous en passer la fantaisie.

LA ROSERAIE, étonné, la regardant.

Quoi! que dites-vous?

MADAME DE VITRÉ, souriant.

Comment! vous ne devinez pas? vous ne devinez pas que cet autre coupable que rien n'excuse... est directement sous vos yeux?

LA ROSERAIE.

Vous?... Est-ce possible?

MADAME DE VITRÉ.

Pourquoi pas? Regardez donc cette écriture, s'il vous plaît.

LA ROSERAIE.

Vous! vous! (Il regarde le billet.)

MADAME DE VITRÉ.

Y a-t-il donc une si grande différence entre ma main droite et ma main gauche?

LA ROSERAIE

Il me semble en effet. (Voyant entrer sa femme.) Caroline! de grâce, pas un mot!...

SCÈNE X.

LA ROSERAIE, MADAME DE VITRÉ, CAROLINE.

MADAME DE VITRÉ.

Mais pourquoi donc? (Haut, à Caroline.). Eh bien, mon enfant, vous voyez que notre épreuve a réussi... et j'espère que vous ne douterez plus de sa tendresse... (Elle lui prend la main, comme pour la conduire à son mari.)

CAROLINE.

Je vous comprends, madame... je vous remercie... Mais pour être bien assurée de cette précieuse tendresse... pour en être heureuse sans remords, il faudrait la mériter... et non la surprendre...

LA ROSERAIE.

C'est donc vrai?

CAROLINE.

Cet aveu, je le sais, monsieur, peut nous séparer à jamais; mais s'il pouvait nous réunir, ah! ce serait aussi à jamais... Oui... dans une heure de doute et de découragement, j'ai écouté, avec trop de patience, un langage qui vous offensait. La main qui a écrit ce billet a pu un jour... un instant... toucher la mienne... J'en ai rougi; mais je l'ai souffert.

MADAME DE VITRÉ.

Bien, bien, mon enfant! courage!

CAROLINE.

Voilà ma faute, toute ma faute, je vous l'atteste! Elle est

grande, je le sais ; mais je vous atteste aussi devant Dieu que jamais l'ombre même d'une telle faiblesse ne se fût mise entre nous, si vous m'aviez fait entendre jamais une de ces douces paroles que je recueillais tout à l'heure de votre bouche avec ravissement !... Vous allez prononcer sur mon sort, monsieur ; mais ces douces paroles en ont déjà décidé. (Très-émue.) Condamnée ou pardonnée, je passerai ma vie désormais à chérir ou à regretter amèrement le cœur que j'ai méconnu... que je connais trop maintenant, si je dois le perdre. — Est-ce donc fini tout à fait... dites ?

LA ROSERAIE, lui prenant la main.

Je vous crois. (Il la serre sur son cœur.)

SCÈNE XI.

FAVIERES, LA ROSERAIE, CAROLINE, MADAME DE VITRÉ.

FAVIÈRES.

Ah ! ah ! le voilà ! Vivat, beau neveu ! vivat, mon garçon !.... Tu marches à pas de géant... il n'est bruit que de ta gloire au foyer de l'Opéra.

MADAME DE VITRÉ ET CAROLINE.

Comment ?

FAVIÈRES.

Mais on le crie sur les toits... Eh ! quoi, vous ne savez pas ?...

LA ROSERAIE, l'arrêtant d'un signe de la main.

Mon oncle, laissez-moi le plaisir d'annoncer moi-même à ces dames... Marraine, vous ne soupçonnez pas un peu qui va être le patron d'Albert ?

MADAME DE VITRÉ.

Le patron d'Albert ?

LA ROSERAIE.

L'ambassadeur à Madrid ?

MADAME DE VITRÉ, frappée.

Ce n'est pas vous, par hasard ?

LA ROSERAIE, riant et saluant.

Pour vous servir !

CAROLINE.

Ciel!

MADAME DE VITRÉ, à part.

Oh! j'y renonce... il est maudit!...

CAROLINE, bas à madame de Vitré.

Avouez-lui tout... il le faut!

MADAME DE VITRÉ, bas.

Pour qu'il lui cherche querelle à la première occasion! ça ne manquerait pas.

LA ROSERAIE.

Eh bien! Caroline, que vous en semble? Est-ce que vous n'êtes pas contente?

FAVIÈRES.

Ambassadrice!

CAROLINE.

Moi, mon ami, je suis ravie, confondue!

FAVIÈRES.

Mais, à propos, baronne, vous me devez bien une petite réparation, vous!

MADAME DE VITRÉ, troublée.

Bah! laissez-nous donc!

FAVIÈRES.

Vous me grondiez si fort tantôt!..... C'est à moi pourtant que vous devez le succès de votre fils.

LA ROSERAIE.

Comment?

FAVIÈRES.

Oui, c'est moi qui ai pris soin de t'expédier ce soir le billet d'Albert.

LA ROSERAIE.

Le billet d'Albert!... Quoi! ce billet?...

FAVIÈRES.

Que je t'ai envoyé à minuit...

CAROLINE, à part.

Dieu!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Albert de Vitré!

SCÈNE XII.

MADAME DE VITRÉ, ALBERT, FAVIÈRES, LA ROSERAIE, CAROLINE.

ALBERT, à Caroline.

Veuillez excuser, Madame, cette visite après minuit; mais, sachant que ma mère était encore ici, j'ai voulu féliciter moi-même La Roseraie, et en même temps le remercier, pour ma part...

LA ROSERAIE.

Me remercier, Monsieur? C'est moi seul qui vous dois des remerciements. Vous m'avez donné une leçon que j'aimerais assez, vous le comprenez de reste, à payer par une autre...

MADAME DE VITRÉ, suppliante.

Mon ami!

CAROLINE, à demi-voix, à La Roseraie.

Ne me croyez-vous donc plus... déjà?

LA ROSERAIE, après un temps de silence.

Décidément, Madame, je crains que Madrid ne soit un séjour trop dangereux pour une tête si jeune et pour un cœur si peu sûr de lui-même..... j'obtiendrai demain du ministre, en attendant mieux, une excellente position au ministère même..... c'est une place assise : çâ le calmera.

MADAME DE VITRÉ.

Merci, mon ami!

FAVIÈRES.

Allons, mon neveu, bravo! Et moi aussi, je pardonne à M. de Vitré, puisque le vent est à l'indulgence.

MADAME DE VITRÉ.

Mais allez-vous-en donc une fois pour toutes, vilain revenant!

LA ROSERAIE, prenant la main de sa femme.

Et vous, marraine, allez gronder votre enfant, tandis que je gronderai le mien.

FIN

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 377 2